HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE,

Par Mr. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Aux DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXII.



DISCOURS

SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Histoire particuliere. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes, il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la memoire se conserve; & ce nombre seroit encore plus petit, si

on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Loüis XII. avoit pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François I. en faveur des Arts & des Sciences dont il a été le pere; on benira la memoire de Henri IV. qui conquit son heritage à force de vaincre, & de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV. qui a protegé les Arts que François I. avoit fait naître.

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais Princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies & des peſtes.

Entre les Tyrans & les bons Rois ſont les Conquerants, mais plus approchant des premiers; ceux-ci ont une reputation éclatante. On eſt avide de connoître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſerable foibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Prin-

ces, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empereurs de Rome, de Grece, d'Allemagne, de Moscovie, de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois, combien y en a-t-il dont le nom merite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi

les

les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire eſt venue au point, qu'à peine un Souverain ceſſe de vivre, que le Public eſt inondé de volumes ſous le nom de Memoires, d'Hiſtoire de ſa Vie, d'Anecdotes de ſa Cour. Par là les livres ſe multiplient de telle ſorte qu'un homme qui vivroit cent ans, & qui les emploieroit à lire, n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'Hiſtoire ſeule, depuis deux ſiécles en Europe.

Cette demangeaiſon de tranſmettre à la Poſterité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiécles à venir ſur des évenemens com-

muns, vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vêcu dans quelque Cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vêcu, comme la plus belle qui ait jamais été; le Roi qu'ils ont vû, comme le plus grand Monarque; les affaires dont ils se sont mêlez, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la Posterité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que sa Cour soit troublée d'intrigues, qu'il achette l'amitié d'un de ses voisins,

ſins, & qu'il vende la ſienne à un autre ; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis après quelques victoires & quelques défaites, ſes ſujets échauffez par la vivacité de ces évenemens preſens, penſent être nez dans l'époque la plus ſinguliere depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce Prince meurt, on prend après lui des meſures toutes differentes, on oublie & les intrigues de ſa Cour, & ſes Maîtreſſes, & ſes Miniſtres, & ſes Generaux, & ſes Guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrêtiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, & font des guerres & des allian-

ces,

ces, on a ſigné des milliers de traitez, & donné autant de batailles, & les belles ou infames actions ſont innombrables. Quand toute cette foule d'évenemens & de details ſe preſente devant la Poſterité ils ſont preſque tous aneantis les uns par les autres; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui aïant été décrits par quelque écrivain excellent, ſe ſauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obſcurs peints par de grands maîtres.

On ſe ſeroit donc bien donné de garde d'ajoûter cette Hiſtoire particuliere de Charles XII. Roi de Suede, à la mul-

multitude des livres dont le Public eſt accablé, ſi ce Prince & ſon rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avoient été du conſentement de toute la terre les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiécles; mais on n'a pas été determiné ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires. On a penſé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, ſi ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain qui en liſant la vie de Charles XII. ne doive être gueri de la folie des Con-

quêtes. Car où eſt le Souverain qui pût dire ; j'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuſte, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII. Que ſi avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été ſi malheureux, que devroient eſperer les autres Princes qui auroient la même ambition avec moins de talents & de reſſources.

On a composé cette Hiſtoire ſur des recits de perſonnes connues, qui ont paſſé pluſieurs années auprès de Charles XII. & de Pierre le Grand Empereur de Moſcovie ; & qui s'étant retirez dans un

Païs

Païs libre long-tems après la mort de ces Princes, n'avoient aucun interêt de déguiser la verité.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des temoins oculaires & irreprochables. C'est pourquoi on trouvera cette Histoire fort differente des Gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la Vie de Charles XII. On a obmis plusieurs petits combats donnez entre les Officiers Suedois & Moscovites; c'est qu'on n'a point pretendu écrire l'Histoire de ces Officiers, mais seulement celle du Roi de Suede: même parmi les évenemens de sa vie, on n'a choisi que les

 plus

plus interessans. On est persuadé que l'histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la Posterité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraies lorsqu'on écrivit cette Histoire en 1728. cessent déja de l'être aujourd'hui en 1731. Le commerce commence par exemple à être moins negligé en Suede. L'Infanterie Polonoise est mieux disciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toûjours lorsqu'on lit une Histoire, songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal

dinal de Rets, prendroit les François pour des forcenez qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des belles années de Loüis XIV. diroit, les François sont nez pour obéïr, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les Memoires des premieres années de Louis XV. ne remarqueroit dans notre Nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifference pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint. Les Anglois ne ressemblent pas plus aux Fanatiques de Cromwel,

wel, que les Moines & les Monsignori dont Rome est peuplée, ressemblent aux Scipions. Je ne sçai si les Suedois seroient aujourd'hui des troupes aussi formidables qu'elles l'étoient dans les derniers tems. On dit d'un homme, il étoit brave un tel jour. Il faudroit dire en parlant d'une Nation, elle paroissoit telle sous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince ou quelque Ministre trouvoit dans cet ouvrage des verités desagreables; qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au Public de leurs actions, que c'est à ce prix qu'ils achettent leur grandeur; que l'His-

l'Hiſtoire eſt un témoin & non un flatteur, & que le ſeul moïen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

ARGU-

ARGUMENT
DU
LIVRE PREMIER.

Histoire abregée de la Suede jusqu'à Charles XII. son éducation, ses ennemis. Caractere du Czar Pierre Alexiowits : ses desseins, ses entreprises. Charles est attaqué à la fois par la Moscovie, la Pologne & le Dannemarck. Il part de Stockolm à l'âge de seize ans, & défait cent mille Moscovites avec huit mille Suedois.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

LA Suede & la Finlande composent un Royaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce Païs, large de deux cens de nos lieuës, & long de trois cens, s'étend du midi au nord, depuis le cinquante-cinquiéme degré jusqu'au soixante & dixié-

me, ſous un climat rigoureux, qui n'a preſque ni Printems, ni Automne. L'Hiver y regne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'Eté ſuccedent tout à coup à un froid exceſſif; & il y géle dès le mois d'Octobre, ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui amenent ailleurs les ſaiſons, & en rendent le changement plus doux. La nature en recompenſe a donné à ce climat rude, un ciel ſerain; un air pur. L'Eté preſque toujours échauffé par le Soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'Hiver y ſont adoucies par des aurores & des crépuſcles qui durent, à proportion que le Soleil s'éloigne plus de la Suede; & la lumiere de la Lune qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-ſouvent par la lumiére boréale, fait qu'on voyage en Suede la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les Païs meridionaux de l'Europe, faute de paturages. Les hommes y ſont plus grands. La ſerenité du Ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus long-tems que les autres hommes, quand ils ne s'affoibliſſent pas par l'uſage immoderé des liqueurs

for-

fortes, & des vins que les Nations feptentrionales femblent aimer d'autant plus que la Nature les leur a refufés.

Les Suedois font bien faits, robuftes, agiles, capables de foutenir les plus grands travaux, la faim & la mifere; nez guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induftrieux, ayant long-tems negligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui feul pourroit leur donner ce qui manque à leur Païs. C'eft principalement de la Suede, dont une partie fe nomme encore Gotie, que fe deborderent ces multitudes de Gots qui inonderent l'Europe, & l'arracherent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cens années l'ufurpateur & le tyran.

Les Païs feptentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplez qu'ils ne le font de nos jours, parce que la Religion laiffoit aux habitans la liberté de donner plus de citoiens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes: que ces femmes ellesmêmes ne connoiffoient d'oprobre que la fterilité & l'oifiveté, & qu'auffi laborieufes & auffi robuftes que les hommes, elles en étoient plûtôt & plus long-tems fecondes.

La Suede fut toujours libre jufqu'au milieu du quatorziéme fiecle. Dans ce

long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi, titre qui en differens Païs se donne à des puissances bien differentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu : & en Pologne, en Suede, en Angleterre, l'homme de la Republique. Ce Roi ne pouvoit rien sans le Senat ; & le Senat dépendoit des Etats Generaux, que l'on convoquoit souvent : les representans de la Nation dans ces grandes assemblées, étoient les Gentilshommes, les Evêques, les Deputez des villes ; avec le tems on y admit les Païsans même, portion du Peuple injustement meprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492 cette Nation si jalouse de sa liberté, & qui est encore fiere aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siecles, fut mise sous le joug par une femme, & par un Peuple moins puissant que les Suedois.

Marguerite de Valdemar, la Semiramis du Nord, Reine de Dannemark & de Norwege, conquit la Suede par force & par adresse, & fit un seul Roïaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort la Suede fut dechirée par des guerres civiles ;

les ; elle secoua le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des Rois ; elle eut des Administrateurs. Deux Tyrans l'oppriment d'une maniere horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern II. Roi de Dannemarck, monstre formé de vices, sans aucune vertu. L'autre un Archevêque d'Upsal, Primat du Roïaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les Consuls, les Magistrats de Stockolm, avec quatre-vingt quatorze Senateurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape ; pour avoir defendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque. Ensuite ils abandonnérent Stockolm au pillage, & tout y fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, desunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le despotisme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel ; un nouvel évenement changea la face du Nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens Rois du Païs, sortit du fond des forêts de la Dalecarlie où il étoit caché, & vint delivrer la Suede. C'étoit

une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes, sa taille avantageuse, & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se montroit. Son eloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art, son genie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit teméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes. Son courage infatigable les faisoit reussir. Il étoit intrepide avec prudence, d'un naturel doux dans un siecle feroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été otage de Christiern, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echapé de sa prison il avoit erré, deguisé en Paisan, dans les montagnes, & dans les bois de la Dalecarlie. Là il s'étoit vû réduit à la necessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux Païsans, il leur parut un homme d'une nature superieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des sol-

dats aguerris. Il attaqua Chriſtiern & l'Archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suede; & fut élu avec juſtice par les Etats, Roi du Païs dont il étoit le liberateur.

A peine affermi ſur le trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les veritables tyrans de l'Etat étoient les Evêques, qui aïant preſque toutes les richeſſes de la Suede, s'en ſervoient pour opprimer les ſujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puiſſance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit renduë ſacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ſes miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suede Lutherienne par la ſuperiorité de ſa politique, plus encore que par autorité. Aïant ainſi conquis ce Roïaume, comme il le diſoit, ſur les Danois & ſur le Clergé, il regna heureux & abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille & ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce Guſtave Adolphe, qu'on nomme le grand Guſtave. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Viſmar, la Pomeranie, ſans compter plus de cent places

en Allemagne, renduës par la Suede après sa mort. Il ebranla le trône de Ferdinand II. Il protegea les Lutheriens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'héresie. Ce fut lui qui par ses victoires, contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche: entreprise dont on attribua la gloire au Cardinal de Richelieu, qui savoit l'art de se faire une reputation, tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube; & peut-être detrôner l'Empereur, lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valstein, emportant dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord & l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine née avec un genie rare, aima mieux converser avec des Sçavans, que de regner sur un peuple qui ne connoissoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses Ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther, & les Papes triompherent trop de la conversion

ſion d'une femme qui n'étoit que philoſophe. Elle ſe retira à Rome où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimoit, & pour leſquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suede à élire en ſa place ſon couſin Charles-Guſtave X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc des Deux Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Guſtave-Adolphe: il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la celebre bataille de Varſovie qui dura trois jours: il fit long-tems la guerre heureuſement contre les Danois; aſſiegea leur Capitale; reunit la Scanie à la Suede, & fit aſſurer du moins pour un tems la poſſeſſion de Sleſwich au Duc de Holſtein: enſuite aïant éprouvé des revers, & fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suede la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-ſept ans comme le grand Guſtave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage que ſon fils Charles XI. eleva juſqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ſes ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il

abolit l'autorité du Senat, qui fut declaré le Senat du Roi, & non du Royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût reduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680 Ulrike Eleonor, fille de Frederic III Roi de Dannemarck, Princesse vertueuse, & digne de plus de confiance que son Epoux ne lui en temoigna. De ce mariage naquit le 27. de Juin 1682. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre; qui a reuni en lui toutes les grandes qualitez de ses Ayeux, & qui n'a eu d'autre defaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a apris de certain, touchant sa personne & ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes, & on lui donna pour gouverneur Monsieur de Nordcopenser, homme sage & assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuël Puffendorf, afin qu'il sût connoître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savoit déja

manier

manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui decouvroient ses inclinations martiales, lui formerent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son temperament.

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable: le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur: avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le Latin; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemarck l'entendoient, il l'aprit bien vîte, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même maniere pour l'engager à entendre le François; mais il s'obstina, tant qu'il vecut, à ne jamais s'en servir, même avec des Ambassadeurs François, qui ne savoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur lui aïant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre: Je pense, dit le Prince, que je voudrois lui ressembler: mais, lui dit-on, il n'a vecu que trente-

deux ans; ah, reprit-il, n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des Roïaumes? On ne manqua pas de raporter ces réponſes au Roi ſon Pere, qui s'écria: Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Guſtave. Un jour il s'amuſoit dans l'apartement du Roi à regarder deux cartes geographiques, l'une d'une ville de Hongrie, priſe par les Turcs ſur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, Province conquiſe par les Suédois depuis un ſiecle. Au bas de la carte de la ville Hongroiſe il y avoit ces mots tirés du livre de Job: *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur ſoit béni.* Le jeune Prince aiant lu ces paroles, prit ſur le champ un craïon, & écrivit au bas de la carte de Riga: *Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas.* Ainſi dans les actions les plus indifferentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſoit ſouvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorſqu'il perdit ſa Mere. Cette Princeſſe mourut en 1693. le 5. Août d'une maladie cauſée par les chagrins que lui donnoit ſon Mari, & par les efforts qu'elle faiſoit pour les diſſimuler. Charles XI. avoit dépouillé de

de leurs biens un grand nombre de ses sujets par le moïen d'une espéce de Cour de justice nommée la Chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de Citoïens ruinés par cette Chambre, Nobles, Marchands, Fermiers, Veuves, Orphelins, remplissoient les rues de Stockolm, & venoient tous les jours à la porte du Palais pousser des cris que le Roi n'entendoit point. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son Mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement: Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxiéme année de son âge, & dans la trente-septiéme de son regne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la decision de leurs querelles à sa mediation, & qu'il avoit déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puissances.

Il

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, menagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avenement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suede, & de la Finlande; mais il regnoit encore sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie, il possedoit Vismar, Vibourg, les Iles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Pomeranie, le Duché de Brême & de Verden, toutes conquêtes de ses Ancêtres, assurées à sa Couronne par une longue possession, & par la foi des traitez solemnels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suedoises. La paix de Ryswick commencée sous les auspices du Pere, fut conclue sous ceux du Fils: il fut le mediateur de l'Europe dès qu'il commença à regner.

Les Loix Suedoises fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vues ambitieuses de sa mere Edwige-Eleonor de Holstein, Veuve de Charles X. Cette Princesse fut declarée par le Roi son fils tutrice du jeune

jeune Roi son petit-fils, & Regente du Roïaume, conjointement avec un Conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son fils Charles XI. une pompe funebre d'une magnificence à laquelle la Suede n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les Bourgeois de Stockolm portassent trois ans le deüil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins, de la mort d'un Prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La Regente avoit eu part aux affaires sous le regne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge; mais son ambition plus grande que ses forces & que son genie, lui faisoit esperer de joüir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revue des troupes: il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles: ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Regente; & cette Princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'aplica-

plication, & qu'elle en gouverneroit plus longtems.

Un jour au mois de Novembre, la même année de la mort de ſon Pere, il venoit de faire la revue de pluſieurs Regimens : le Conſeiller d'Etat Piper étoit auprès de lui ; le Roi paroiſſoit abîmé dans une rêverie profonde : puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à Votre Majeſté à quoi elle ſonge ſi ſerieuſement ? Je ſonge, répondit le Prince, que je me ſens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçuſſions l'ordre d'une femme. Piper ſaiſit dans le moment l'occaſion de faire une grande fortune : il n'avoit pas aſſez de credit pour oſer ſe charger lui-même de l'entrepriſe dangereuſe d'ôter la Regence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi. Il propoſa cette negociation au Comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à ſe donner de la conſideration. Il le flatta de la confiance du Roi : Sparre le crut, ſe chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les Conſeillers de la Regence furent bien-tôt perſuadez. C'étoit à qui precipiteroit l'execution de ce deſſein, pour s'en faire un merite auprès du Roi.

Ils allerent en corps en faire la propoſition à la Reine, qui ne s'attendoit pas

à

à une pareille déclaration. Les Etats Generaux étoient assemblez alors. Les Conseillers de la Regence y proposerent l'affaire. Il n'y eut pas une voix contre: la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter; de sorte que Charles XII. souhaitta de regner; & en trois jours les Etats lui deferent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son credit, tomberent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Decembre suivant. Il fit son entrée dans Stockolm sur un cheval alezan, ferré d'argent, aïant le sceptre à la main & la couronne, en tête, aux acclamations de tout un Peuple idolâtre de ce qui est nouveau, & conçevant toujours de grandes esperances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du Sacre & du Couronnement: c'est de tant de droits que les Predecesseurs s'étoient arrogez, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête: Charles l'arracha des mains de l'Archevêque & se couronna lui-même, en regardant fie-

rement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avoient le plus gemi sous le Despotisme du Pere, se laisserent entraîner à louer dans le Fils cette fierté, qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller Piper, qui fut en effet son Premier Ministre, sans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suede, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans consequence.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnerent point de lui des idées favorables, il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de regner. Il n'avoit à la verité aucune passion dangereuse; mais on ne voïoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paroissoit inapliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à sa Cour, le prirent même pour un genie mediocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. La Suede avoit de lui la même opinion, personne ne connoissoit son caractere; il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages formez tout-à-coup dans le Nord donnerent

donnerent à ses talens cachez occasion de se déploïer.

Trois puissans Princes voulant se prevaloir de son extrême jeunesse, conspirerent sa ruine presque en même tems. Le premier fut Frideric IV. Roi de Dannemarck son Cousin; le second, Auguste, Electeur de Saxe, Roi de Pologne; Pierre le Grand, Czar de Moscovie, étoit le troisiéme, & le plus dangereux. Il faut developer l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands évenemens, & commencer par le Dannemarck

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le Duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemarck, vint à Stockolm avec son Epouse, se jetter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son Beau-frere, mais comme au Roi d'une Nation qui a pour les Danois une haine irreconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldembourg, étoit montée sur le Trône de Dannemarck par élection en 1449. Tous les Roïaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemarck, devint bien-tôt hereditaire. Un de ses Rois nommé Christiern III. avoit

pour son Frere Adolphe une tendresse dont on ne trouve gueres d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laisser sans Souveraineté; mais il ne pouvoit demembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui par un accord bizarre les Duchez de Holstein-Gottorp & de Slefwich; établissant que les descendans d'Adolphe gouverneroient desormais le Holstein, conjointement avec les Rois de Dannemarck, que ces deux Duchez leur apartiendroient en commun; & que le Roi de Dannemarck ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déja eu un exemple dans la même maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemarck, & celle de Holstein-Gottorp; les Rois cherchant toujours à oprimer les Ducs, & les Ducs à être independans. Il en avoit coûté la liberté & sa Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conferences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suede, de l'Angleterre & de la Hollande, garantes de l'execution du traité. Mais comme un traité entre les Souverains, n'est souvent qu'une soumission à la

la necessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemarck & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockolm, les Danois faisoient déja des actes d'hostilité dans le Païs de Holstein, & se liguoient secrettement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suede lui-même.

Frideric-Auguste, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac, ni les grandes qualités du Prince de Conti son Concurrent au trône, n'avoient pû empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par sa force de corps incroïable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais Prince ne fut plus genereux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la Noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône. Mais il falloit un pretexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer

le Roi de Suede en Livonie, à l'occasion que l'on va raporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avoit apartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suedois s'en étoient disputez la possession. La Suede en jouïssoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cedée solemnellement par la Paix d'Oliva.

Le feu Roi Charles XI. dans ses severitez pour ses sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépoüillez de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement celebre depuis par sa mort tragique, fut deputé de la Noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la Province. Il fit à son Maitre une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse: mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colere, frapa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous avez

avez parlé pour votre Patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après il le fit declarer coupable de leze-majesté; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguste. Charles XI. étoit mort; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient: il representa au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie; des Peuples desesperez, prêts à secouer le joug de la Suede; un Roi enfant, incapable de se defendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déja tenté de cette conquête. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissoit en même tems du côté de la Moscovie.

Pierre Alexiowits, Czar de Russie, s'étoit deja rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvroit l'Empire de la Mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuses que des victoires qu'ils meritoit le nom de Grand. La Moscovie ou Russie embrasse

le Nord de l'Asie, & celui de l'Europe & depuis les frontieres de la Chine s'étend l'espace de quinze cens lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suede. Mais ce Païs immense étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisez que les Mexicains, quand ils furent decouverts par Cortez; nez tous esclaves de Maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne Loi sacrée parmi eux leur defendoit sous peine de mort, de sortir de leur Païs sans la permission de leur Patriarche. Cette Loi faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug, plaisoit à une Nation qui dans l'abîme de son ignorance & de sa misere dédaignoit tout commerce avec les Nations étrangeres.

L'Ere des Moscovites commençoit à la creation du monde, ils comptoient 7207. ans au commencement du siecle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alleguoient pour raison de cet établissement, qu'il étoit vrai-semblable que Dieu avoit créé le monde en

Au-

l'Automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules aparences de connoissances qu'ils eussent, étoient des erreurs grossieres: personne ne se doutoit parmi eux que l'Automne de Moscovie pût être le Printems d'un autre Païs dans les climats opposez. Il n'y avoit pas long-tems que le peuple avoit voulu brûler à Moscou le Secretaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avoit predit une Eclipse de Soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniere de compter dans tous les Bureaux de Recettes, & dans le Trésor du Czar.

Leur Religion étoit & est encore celle des Chrétiens Grecs, mais mêlée de superstitions ausquelles ils étoient d'autant plus fortement attachez, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observoient regulierement quatre carêmes par an; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osoient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & saint Nicolas étoient les objets de leur Culte; & immediatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce

ce dernier étoit ſans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, & infligeoit les ſuplices les plus cruels, ſans qu'on pût apeller de ſon tribunal. Il ſe promenoit à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon Clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du Cheval, & le peuple ſe proſternoit dans les rues comme les Tartares devant leur grand Lama. La Confeſſion étoit pratiquée; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'abſolution leur paroiſſoit neceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croïoient purs devant Dieu avec la benediction de leurs Papas. Ainſi ils paſſoient ſans remords, de la Confeſſion au vol & à l'homicide; & ce qui eſt un frein pour d'autres Chrêtiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faiſoient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les Peres de famille, les Prêtres, les Femmes, les Filles s'enivroient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputoit cependant ſur la Religion en ce Païs comme ailleurs; la plus grande querelle étoit ſi les Laïques devoient faire le ſigne de la Croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nurſoff, ſous le precedent regne, avoit excité une ſedition dans Aſtracan au ſujet de cette diſpute.

Le

Le Czar dans son vaste Empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrêtiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la Mer Caspienne & des Palus Méotides, sont Mahometans. Les Siberiens, les Ostiaques, les Samoïedes qui sont vers la Mer Glaciale, étoient des Sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu, & cependant les Suedois envoïez prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs moeurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde.

Le hazard voulut que le fils d'un François réfugié à Geneve, * nommé le Fort, vint chercher de l'emploi dans les troupes Moscovites, & fût connu du Czar, encore jeune. Il s'insinua dans sa familiarité; il lui parloit souvent des avantages du commerce & de la navigation: il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centiéme partie des Etats de Moscovie, faisoit par le moïen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été

* M. de Voltaire s'est trompé en cet endroit. La Famille de M. le Fort est ancienne à Geneve & celui dont il s'agit n'étoit point fils d'un François Refugié.

été autrefois une petite Province inutile & meprisée. Il l'entretenoit de la Politique rafinée des Princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini de manufactures; des arts & des sciences qui rendent les Europeans puissans & heureux. Ces discours éveillerent le jeune Empereur, comme d'une profonde letargie: Son puissant genie, qu'une éducation barbare avoit retenu, & n'avoit pu detruire, se developa presque tout-à-coup. Il resolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une Nation nouvelle. Plusieurs Princes avoient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avoit cessé d'être Roi pour aprendre mieux à regner; c'est ce que fit Pierre le Grand. Il quitta la Moscovie en 1698. n'aïant encore regné que deux années, & alla en Hollande, deguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domestique de ce même M. le Fort, qu'il envoïoit Ambassadeur extraordinaire auprès des Etats Generaux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des Charpentiers de l'Amirauté des Indes, sous le nom de Pierre Michaëlof. Il travailloit dans le chantier comme les autres Charpentiers.

Dans

Dans les intervalles de ſon travail il apprenoit les parties des Mathematiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures: rien n'échapoit à ſes obſervations. Delà il paſſa en Angleterre, où il ſe perfectionna dans la ſcience de la construction des vaiſſeaux: il repaſſa en Hollande, vit toute l'Allemagne, obſervant toujours tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de ſon Païs. Enfin après deux ans de voïages & de travaux, auſquels nul autre homme que lui n'eût voulu ſe ſoumettre, il reparut en Moſcovie, amenant avec lui les Arts de l'Europe. Des artiſans de toute eſpece l'y ſuivirent en foule. On vit pour la premiere fois de grands vaiſſeaux Moſcovites ſur la Mer Noire, dans la Balthique & dans l'Ocean. Des bâtimens d'une Architecture reguliere & noble furent élevez au milieu des huttes Ruſſiennes. Il établit des Colleges, des Academies, des Imprimeries, des Bibliotheques: les villes furent policées, les habillemens, les coutumes changerent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moſcovites connurent par degrez ce que c'eſt que la ſocieté. Les ſuperſtitions même fu-

furent abolies; la dignité de Patriarche fut éteinte: le Czar se déclara le Chef de la Religion, & cette derniere entreprise qui auroit coûté le trône & la vie à un Prince moins absolu, reussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautez.

En même tems il fit naître le commerce dans ses Etats. Ses vues s'aggrandissant à mesure qu'il changeoit la face de son Païs, il n'y eut pas plûtot établi le Commerce, qu'il entreprit de rendre un jour la Moscovie le centre du Negoce de l'Asie & de l'Europe. Le Volga, le Tanaïs, la Duine devoient être unis par des Canaux, dont il dressa lui-même le plan. Ainsi il se proposoit d'ouvrir de nouveaux chemins de la Balthique au Pont-Euxin & à la Mer Caspienne, & de ces deux mers à l'Ocean Septentrional. Mais ce n'étoit pas assez de changer la Nature dans ses Etats, il falloit changer les mœurs de ses Sujets; & c'étoit là le plus difficile, il manquoit sur tout de Troupes disciplinées & aguerries. Il avoit à la vérité donné quelques coups à la Puissance Ottomane; mais il n'avoit battu que des Tartares, aussi peu disciplinez que ses Soldats. Fondateur & Legislateur de son Empire, & plus heureux, & plus grand peut-être s'il se fût con-

contenté de ces deux titres; il vouloit y joindre celui de Conquerant. L'Ingrie qui est au Nord-est de la Livonie, avoit autrefois apartenu aux Czars; mais depuis que Gustave-Adolphe avoit conquis ces deux Provinces, la Suede les avoit possedées paisiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cedez par ses Ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un Port à l'Orient de la Mer Balthique pour l'execution de ses grands desseins. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne, pour enlever à la Suede tout ce qu'elle possedoit dans ces Païs qui sont entre le Golphe de Finlande, la Mer Balthique, la Pologne & la Moscovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui se préparoient à attaquer tous ensemble l'enfance de Charles XII.

Les bruits sourds de ces préparatifs allarmerent le Conseil du Roi: on deliberoit en sa presence; & quelques-uns proposoient de détourner la tempête par des Négociations; lorsque Charles se levant, avec un air de gravité & d'un homme superieur qui a pris son parti: „ Messieurs, dit-il, j'ai resolu de ne „ jamais faire une guerre injuste, mais de „ n'en finir une legitime, que par la perte de mes ennemis: ma resolution est pri-

„ prise: j'irai attaquer le premier qui se „ declarera; & quand je l'aurai vaincu, „ j'espere faire quelque peur aux autres." Ces paroles étonnerent tous ces vieux Conseillers: ils se regarderent sans oser répondre. Enfin honteux d'esperer moins que leur Roi, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre & de Cesar, il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquerans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni delassemens: il reduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faste dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avoit soupçonné d'avoir eu une passion pour une Femme de sa Cour; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné; mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il vouloit contenir dans la Discipline la plus rigoureuse:

peut-

peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il resolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie ; ce n'est pas, comme on l'a pretendu, qu'il voulût se punir d'un excès, dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire ; jamais le vin n'avoit surpris sa raison, mais il allumoit trop son temperament tout de feu : il quitta même depuis la biere, & se reduisit à l'eau pure. De plus, la sobrieté étoit une vertu nouvelle dans le Nord, & il vouloit être le modele de ses Suedois en tout genre.

Il commença par assurer des secours au Duc de Holstein son Beau-frere. Huit mille hommes furent envoïez d'abord en Pomeranie, Province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses Etats étoient déja ravagez, son Château de Gottorp pris, sa ville de Tonninge pressée par un siége opiniâtre, où le Roi de Dannemarck étoit venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les Troupes Saxonnes du Roi de Pologne, celles de Bran-

debourg, de Wolfembutel, de Hesse Cassel marchoient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suede, les Troupes de Hannover & de Zell, & trois Regimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit Païs de Holstein étoit ainsi le theâtre de la guerre, deux Escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande parurent dans la Mer Balthique. Ces deux Etats étoient garants du Traité d'Altena violé par les Danois: ils s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'interêt de leur commerce s'oposoit à l'aggrandissement du Roi de Dannemark. Ils savoient que le Danois étant maître du passage du Sund imposeroit des Loix onereuses aux Nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunement. Cet interêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils l'ont pu la balance égale entre les Princes du Nord: ils se joignirent au jeune Roi de Suede qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit; parce qu'on ne le croïoit pas capable de se deffendre. Cependant Charles partit pour sa premiere campagne le 8.

Mai

Mai nouveau ſtile de l'année 1700. Il quitta Stockolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna juſqu'au port de Carelſcroon, en faiſant de vœux pour lui, en verſant des larmes & en l'admirant. Avant de ſortir de Suede, il établit à Stockolm un Conſeil de Deffenſe, compoſé de pluſieurs Senateurs. Cette commiſſion devoit prendre ſoin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes & les fortifications du Païs. Le corps du Senat devoit regler tout le reſte proviſionnellement dans l'interieur du Roïaume. Aïant ainſi mis un ordre certain dans ſes Etats, ſon eſprit libre de tout autre ſoin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit compoſée de quarante-trois vaiſſeaux; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vu, étoit de cent-vingt pieces de canon: le Comte Piper ſon premier Miniſtre, le General Renchild, & le Comte de Guiſcard Ambaſſadeur de France en Suede, s'y embarquerent avec lui. Il joignit les Eſcadres des Alliés. La flotte Danoiſe évita le combat, & laiſſa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher aſſez près de Copenhague, pour y jetter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un tranſport

ſoudain, prenant les mains du Comte Piper & du General Renchild: Ah, dit-il, ſi nous profitions de l'occaſion pour faire une deſcente, & pour aſſieger Copenhague par terre, tandis qu'elle ſeroit bloquée par mer! Renchild lui répondit: Sire, le grand Guſtave, après quinze ans d'experience, n'eût pas fait une autre propoſition. Les ordres furent donnez le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient ſur les Côtes de Suede, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta ſon grand vaiſſeau, & monta une fregate plus legere: on commença par faire partir trois cens grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits batteaux plats portoient des faſcines, des chevaux de frize, & les inſtrumens des Pionniers. Cinq cens hommes d'élite ſuivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaiſſeaux de guerre du Roi, avec deux fregattes Angloiſes & deux Hollandoiſes, qui devoient favoriſer la deſcente à coups de canon.

Copenhague, Capitale du Dannemarck, eſt ſituée dans l'Iſle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, aïant au Nord-oueſt le Sund, & à l'Orient la Mer Balthique, où

où étoit alors le Roi de Suede. Au mouvement imprevû des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternez par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suedois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage: la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriere d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suedois.

Le Roi quitta alors sa fregate, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe, à la tête de ses gardes: l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. Monsieur l'Ambassadeur, lui dit-il, en Latin (car il ne vouloit jamais parler François) vous n'avez rien à demêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire, lui répondit le Comte de Guiscard, en François, le Roi mon Maître m'a ordonné de resider auprès de Votre Majesté: Je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre Cour, qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambassadeur entrerent. On s'avançoit sous

les coups de canon des vaisseaux qui favorisoient la descente. Les batteaux de debarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage. Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, sa jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, aïant de l'eau par delà la ceinture: ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les Soldats, suivent aussitôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie des mousqueterie chargée à balle demanda au Major Stuard qui se trouva auprés de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major. Bon, dit le Roi, ce sera là doresnavant ma musique. Dans le même moment le Major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues: parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impetuosité, que ne peuvent avoir ceux qui se deffendent; & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de

sa

ſa foibleſſe & de leur ſuperiorité. La CavalerieDanoiſe & lesMilices s'enſuirent après une foible reſiſtance. Le Roi maître de leurs retranchemens, ſe jetta à genoux pour remercier Dieu du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la Ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoia les vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suede, voiſine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpiroit à ſervir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vuë de la flotte Danoiſe, qui n'avoit oſé branler, Copenhague intimidée envoïa auſſi-tôt des Députez au Roi, pour le ſuplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de ſon régiment des Gardes : les Députez ſe mirent à genoux devant lui : il fit païer à la Ville quatre cens mille Rixdales, avec ordre de faire voiturer au Camp toutes ſortes de proviſions, qu'il promit de faire païer fidelement. On lui aporta des vivres, parce qu'il falloit obéir ; mais on ne s'attendoit guéres que des vainqueurs dai-

gnassent paier: ceux qui les aporterent, furent bien étonnez d'être paiez genereusement & sans delai, par les moindres Soldats de l'armée. Il regnoit depuis long-tems dans les troupes Suedoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires: le jeune Roi en augmenta encore la severité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ses troupes ne dépouillassent les morts, qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son Camp bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance; les Païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suedois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les païoient pas si bien. Les Bourgeois de la ville furent même obligez de venir plus d'une fois chercher au Camp du Roi de Suede, des provisions qui manquoient dans leurs marchez.

Le

Le Roi de Dannemarck étoit alors dans le Holſtein où il ſembloit ne s'être rendu que pour lever le ſiége de Tonninge. Il voïoit la mer Balthique couverte de vaiſſeaux ennemis, un jeune Conquerant deja maître de la Zéeland, & prê à s'emparer de la Capitale. Il fit publier dans ſes Etats, que ceux qui prendroient les armes contre les Suedois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un Païs où tous les Païſans & même beaucoup de Bourgeois ſont ſerfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'eſclaves. Il fit dire au Roi de Dannemarck qu'il ne faiſo t la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à ſe reſoudre à rendre juſtice au Duc de Holſtein, ou à voir Copenhague détruite,& ſon Roiaume mis à feu & à ſang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un Vainqueur qui ſe piquoit de juſtice. On aſſembla un Congrès dans la ville de Travendal, ſur les Frontieres du Holſtein. Le Roi de Suede ne ſouffrit pas que l'art des Miniſtres traînât les Négociations en longueur: il voulut que le Traité s'achevât auſſi rapidement qu'il étoit deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc

de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les frais de la guerre, & delivré d'opresſion. Le Roi de Suede ne voulut rien pour lui-même, ſatisfait d'avoir ſecouru ſon Allié, & humilié ſon Ennemi. Ainſi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette Guerre en moins de ſix ſemaines.

Préciſement dans le même tems le Roi de Pologne aſſiegeoit en perſonne la Ville de Riga, Capitale de la Livonie; & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit defenduë par le vieux Comte d'Alberg, General Suedois, qui à l'age de quatre-vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'experience de ſoixante campagnes. Le Comte Flemming depuis Miniſtre de Pologne, grand homme de guerre & de Cabinet, & le Sieur Patkul, presſoient tous deux le ſiége ſous les yeux du Roi : l'un avec toute l'activité de ſon caractére, l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais malgré pluſieurs avantages que les aſſiegeans avoient remportez, l'experience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts; & le Roi de Pologne deſeſperoit de prendre la Ville. Il ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever le ſiége. Riga étoit pleine

pleine de Marchandiſes, apartenant aux Hollandois. Les Etats Generaux ordonnerent à leur Ambaſſadeur, auprès du Roi Auguſte, de lui faire ſur cela des repreſentations. Le Roi de Pologne ne ſe fit pas prier. Il conſentit à lever le ſiége plûtôt que de cauſer le moindre dommage à ſes Alliez, qui ne furent point étonnez de cet excès de complaiſance, dont ils ſçurent la veritable cauſe.

Il ne reſtoit donc plus à Charles XII. pour achever ſa premiere campagne que de marcher contre ſon Rival de Gloire, Pierre Alexiowits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockolm trois Ambaſſadeurs Moſcovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une Paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui ſe piquoit d'une probité ſevere, qu'un Legiſlateur, comme le Czar, ſe fit un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune Prince plein d'honneur ne penſoit pas qu'il y eût une morale differente pour les Rois & pour les Particuliers. L'Empereur de Moſcovie venoit de faire paroître un *Manifeſte*, qu'il eût mieux fait de ſuprimer. Il alleguoit pour raiſon de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu aſſez d'honneurs, lorſqu'il avoit paſſé *incognito* à Riga ; & qu'on

qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses Ambassadeurs. C'étoient là les griefs pour lesquels ils il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce Climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cens lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes qu'il ne s'épargnoit lui-même. Il savoit d'ailleurs que les Suedois depuis le tems de Gustave-Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été: il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suedois. Ainsi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres Nations, dans des Climats temperez, à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiegeoit Narva à trente degrez du Pole; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir. Le Czar ne fut pas plûtôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'aprendre dans ses voïages. Il traça son Camp; le fit fortifier de tous côtez; éle-

va

va des redoutes de diſtance en diſtance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de ſon armée au Duc de Croi Allemand, Général habile, mais peu ſecondé alors par les Officiers Moſcovites. Pour lui il n'avoit dans ſes propres troupes que le rang de ſimple Lieutenant. Il avoit cru neceſſaire de donner l'exemple de l'obéiſſance militaire à ſa Nobleſſe juſques-là indiſciplinable, laquelle étoit en poſſeſſion de conduire ſans experience & en tumulte des eſclaves mal armez. Il leur voulut aprendre que les grades militaires devoient s'achêter par des ſervices; il commenca lui-même par être Tambour: & étoit devenu Officier par degrez. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait Charpentier à Amſterdam pour avoir des flottes, fût Lieutenant à Narva, pour enſeigner à la Nation l'art de la guerre.

Les Moſcovites ſont robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suedois; mais c'eſt au tems à aguerrir les troupes, & à la diſcipline à les rendre invincibles. Les ſeuls bons ſoldats de l'armée étoient trente mille Streletſes qui étoient en Moſcovie ce que les Janiſſaires ſont en Turquie. Le reſte étoit des barbares arrachez à leurs forêts, couvert

verts de peaux de bêtes ſauvages; les uns armez de fleches, les autres de maſſuës: peu avoient des fuſils; aucun n'avoit vû un ſiége regulier: il n'y avoit pas un bon Canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons qui auroient dû reduire la petite ville de Narva en cendre, y avoient à peine fait breche, tandis que l'artillerie de la ville renverſoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit preſque ſans fortifications; le Comte de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes reglées; cependant cette armée innombrable n'avoit pu la reduire en dix ſemaines.

On étoit deja au quinze de Novembre quand le Czar aprit que le Roi de Suede aïant traverſé la mer avec deux cens vaiſſeaux de tranſport, marchoit pour ſecourir Narva. Les Suedois n'étoient que vingt mille; le Czar n'avoit que la ſuperiorité du nombre. Loin donc de mepriſer ſon ennemi, il emploïa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes, il ſe prepara à lui oppoſer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déja mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoient de Pleſcou à grandes jour-

journées. Il alla lui-même hâter leur marche, afin de pouvoir enfermer le Roi entre ces deux armées. Ce n'étoit pas tout : trente mille hommes detachez du Camp devant Narva, étoient postez à une lieue de cette Ville sur le chemin du Roi de Suede. Vingt mille Streletſes étoient plus loin ſur le même chemin. Cinq mille autres faiſoient une garde avancée : il falloit paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp qui étoit muni d'un rempart & d'un double foſſé. Le Roi de Suede avoit debarqué à Pernau dans le Golfe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit precipité ſa marche juſqu'à Revel, ſuivi de toute ſa cavalerie, & ſeulement de quatre mille fantaſſins. Il marchoit toujours en avant ſans attendre le reſte de ſes troupes. Il ſe trouva bien-tôt avec ſes huit mille hommes ſeulement, devant les premiers poſtes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, ſans leur donner le tems d'aprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moſcovites voïant arriver les Suedois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes

hommes s'enfuit à leur aproche. Les vingt mille qui étoient derriere eux, épouventez de la fuite de leurs compatriotes, ne resisterent presque pas ; ils allerent porter le desordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du camp, & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirerent au gros de l'armeé sans combattre. Ces trois postes furent emportez en deux jours & demi ; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatiguez d'une si longue marche devant un camp de cent mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans deliberer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, & le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un Officier general lui aïant representé la grandeur du peril : Quoi, vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suedois je ne passe sur le corps à cent mille Moscovites? Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier :

Officier : N'êtes-vous donc pas de mon avis, lui dit-il ? N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un que leur Cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ? l'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30 Novembre 1700.

Dès que le canon des Suedois eut fait brêche aux retranchemens, ils s'avancerent la baïonnette au bout du fusil, aïant au dos une neige furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie heure, sans quitter le revers des fossez : le Roi attaquoit à la droite du Camp où étoit le quartier du Czar : il esperoit le rencontrer, ne sçachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premieres décharges de la mousqueterie ennemie, le Roi reçut une balle dans le bras gauche ; mais elle ne fit qu'endommager legérement les chairs : son activité l'empêcha même de sentir qu'il étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-tôt. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il sauta legérement

sur un troisiéme, en disant: Ces gens-ci me font faire mes exercices; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même presence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcez de tous côtez. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la Riviere de Narva, avec son aîle gauche, si l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de cinquante mille. Le Pont rompit sous les fuïards; la Riviere fut en un moment couverte de morts. Les autres desesperez retournerent à leur camp, sans savoir où ils alloient. Ils trouverent quelques barraques, derriere lesquelles ils se mirent. Là ils se deffendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs Generaux Dolgorouky, Gollofkin, Federowits, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentoit, arriva le Duc de Croi General de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une Fête. Il ne voulut garder que les Generaux.

neraux. Tous les Officiers ſubalternes & les Soldats furent conduits deſarmez juſqu'à la Riviere de Narva: on leur fournit des batteaux pour la repaſſer, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochoit, la droite des Moſcovites ſe battoit encore: les Suedois n'avoient pas perdu quinze cens hommes: dix-huit mille Moſcovites avoient été tuez dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noïé; beaucoup avoient paſſé la Riviere: il en reſtoit encore aſſez dans le Camp, pour exterminer juſqu'au dernier Suedois. Mais ce n'eſt pas le nombre des morts, c'eſt l'épouvante de ceux qui ſurvivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui reſtoit, pour ſaiſir l'artillerie ennemie. Il ſe poſta avantageuſement entre leur Camp & la Ville: là il dormit quelques heures ſur la terre, envelopé dans ſon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour ſur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le General Vede, qui commandoit cette gauche, aïant ſçu le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Generaux, & comment il avoit renvoïé tous les Officiers Subalternes

ternes & les Soldats, l'envoïa suplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce General parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marcherent tête nuë, Soldats & Officiers, à travers moins de sept mille Suedois. Les Soldats en passant devant le Roi, jettoient à terre leurs fusils & leurs épées; & les Officiers portoient à ses pieds les Enseignes & les Drapeaux. Il fit repasser la Riviere à toute cette multitude, sans en retenir un seul Soldat prisonnier. S'il les avoit gardez, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi & des autres Officiers Generaux Moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; & sachant qu'ils manquoient d'argent, & que les Marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoïa mille ducats au Duc de Croi, & cinq cens à chacun des Officiers Moscovites qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement,

ment, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Narva une Relation de la victoire, pour l'envoïer à Stockolm & aux Alliez de la Suede: mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frapât à Stockolm plusieurs Medailles pour perpetuer la memoire de ces évenemens. Entr'autres on en frapa une qui le representoit d'un côté sur un pied d'estal, où paroissoient enchaînez un Moscovite, un Danois, un Polonois; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massuë, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette Legende, *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des revolutions de la fortune; il étoit fils aîné & Héritier du Roi de Georgie: on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie Prince, ou Fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie: car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scytes, dont tous ces Peuples sont descendus; & ne vient point des Cesars de Rome, si long-tems inconnus à ces Barbares. Son Pere Mitelleski Czar, &

Maître de la plus belle partie des Païs qui sont entre les Montagnes d'Ararat, & les extrémitez Orientales de la Mer Noire, avoit été chassé de son Roïaume par ses propres Sujets en mil six cens quatre-vingt huit, & avoit choisi de se jetter entre les bras de l'Empereur de Moscovie, plûtôt que de recourir à celui des Turcs. Le Fils de ce Roi âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expedition contre les Suedois, & fut pris en combattant par quelques Soldats Finlandois, qui l'avoient déja depouillé, & qui alloient le massacrer. Le Comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le presenta à son maître: Charles l'envoya à Stockolm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ses Officiers, une reflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suede. C'est comme si j'étois un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'évenement en

en eût fait une prediction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant enveloper son ennemi de tous côtez. Il aprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son Camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille Hommes, sans experience & sans discipline, un vainqueur qui venoit d'en détruire cent mille dans un Camp retranché. Il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisoit ses sujets. Je sai bien, dit-il, que les Suedois nous battront long-tems; mais à la fin ils nous aprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa Capitale, fut dans l'épouvante & dans la desolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce Peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suedois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si generale, que l'on ordonna à ce sujet des Prieres publiques à Saint Nicolas, Patron de la Moscovie. Cette priere est trop singuliere, pour n'être pas raportée. La voici:

„ O toi, qui es notre Consolateur „ perpetuel dans toutes nos adversitez, „ grand Saint Nicolas, infiniment puis- „ sant, par quel peché t'avons-nous of- „ fensé dans nos sacrifices, genuflexions, „ reverences, & actions de graces, que „ tu nous aïes ainsi abandonnez? nous „ avions imploré ton assistance contre ces „ terribles insolens, enragez, épouvanta- „ bles, indomptables, destructeurs, lors- „ que comme des lions & des ours qui „ ont perdu leurs petits, ils nous ont at- „ taquez, effraiez, blessez, tuez par mil- „ liers, nous qui sommes ton Peuple? „ Comme il est impossible que cela soit „ arrivé sans sortilege & enchantement „ nous te suplions, ô grand Saint Nico- „ las, d'être notre Champion & notre „ Porte-étendart; de nous delivrer de cet- „ te foule de sorciers, & de les chasser „ bien loin de nos frontieres avec la ré- „ compense qui leur est dûë.

Tandis que les Moscovites se plaignoient à Saint Nicolas de leur défaite, Charles XII faisoit rendre graces à Dieu, & se préparoit à de nouvelles victoires.

Fin du premier Livre.

ARGU-

ARGUMENT
DU
LIVRE SECOND.

Charles bat les Saxons au passage de la Duna: soumet la Courlande: est Maître en Lithuanie: prend la resolution de detrôner Auguste. Idée du Gouvernement Polonois. Une Diette est convoquée à Varsovie: la moitié de la Nation se déclare contre le Roi Auguste. Ambassade de la Republique de Pologne à Charles: le Roi de Pologne lui envoie secrettement la Comtesse de Konismarck: Bataille de Crassau: le Duc de Holstein est tué: le Cardinal Primat déclare le Roi Auguste déchu de la Couronne. Auguste fait arrêter Jacques Sobieski qu'on vouloit élire à sa place, & l'enferme à Leipsik avec le Prince Constantin Frere de Jacques.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.



E Roi de Pologne s'attendit bien que ſon ennemi, vainqueur des Danois & des Moſcovites, viendroit bientôt fondre ſur lui. Il ſe ligua plus étroitement que jamais avec le Czar: ces deux Princes convinrent d'une entrevûë, pour prendre leurs meſures de con-

concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalitez qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation, ni à leur humeur: ils passerent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allerent jusqu'à l'excès: car le Czar, qui vouloit reformer sa Nation, ne put jamais bien corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la debauche.

Le Comte Piper, principal Ministre du Roi de Suede, avoit été informé le premier de l'entrevûë qui devoit se faire, entre l'Empereur de Moscovie & le Roi de Pologne. Il conseilla à son maître d'opposer à leurs mesures un peu de cette Politique, qu'il avoit jusques-là trop meprisée. Charles XII. l'écouta, & mit en usage, pour la premiere fois, ces manéges tant pratiquez dans les autres Cours. Il y avoit dans l'armée Suedoise un jeune Gentilhomme Ecossois, de ceux qui quittent de bonne heure leur Païs, où ils sont pauvres, & qu'on rencontre dans toutes les armées de l'Europe. Celui-ci parloit très-bien l'Allemand, & avoit une grande souplesse dans l'esprit. On le choisit pour servir d'espion aux Conferences des deux Rois: il alla s'adresser au

Co-

Colonel du Regiment des Cuirassiers Saxons, qui devoient servir de Gardes au Czar pendant l'entrevûë. Il se fit passer pour un Gentilhomme de Brandebourg: sa bonne mine, & un peu d'argent qu'il donna à propos, lui firent avoir une Lieutenance dans le Regiment. Arrivé à Birzen, il s'insinua adroitement dans la familiarité des Secretaires des Ministres, fut admis dans tous leurs plaisirs; & soit qu'il eût profité de leur indiscretion dans la debauche, soit qu'il les eût seduits par des presens, il tira d'eux les secrets de leurs Maîtres, & courut en rendre compte à Charles XII.

Le Roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoïer. Celui-ci de son côté devoit envoïer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y aprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au Roi Auguste trois millions de * Rixdales en deux ans. Ce Traité, s'il eût été executé, eût pû être fatal au Roi de Suede. C'étoit un moien prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites: c'étoit peut-être forger

* Une Rixdale vaut environ un écu de 3. l.

forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiegée inutilement. Les troupes Saxonnes étoient postées le long de la Riviere de Duna, qui est fort large en cet endroit : il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandez par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête Ferdinand Duc de Courlande, l'un des plus braves Princes du Nord, & le Maréchal Stenau Officier de réputation. Le Roi de Suede avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands batteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire ; pouvoient se lever & se baisser, comme des pont-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient ; en se baissant ils servoient de pont pour le debarquement : il mit encore en usage un autre artifice. Aïant remarqué que le vent soufloit du Nord où il étoit, au Sud où étoient campez les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouil-

mouillée, dont la fumée épaiſſe ſe repandant ſur la Riviere, deroboit aux Saxons la vûë de ſes troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fait avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de ſorte que le nuage groſſiſſant toujours, & chaſſé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impoſſibilité de ſavoir ſi le Roi paſſoit ou non. Cependant il conduiſoit ſeul l'execution de ſon ſtratagême. Etant déja au milieu de la Riviere; Eh bien, dit-il au General Renchild, la Duna ne ſera pas plus mechante que la Mer de Copenhague: croiez-moi, General, nous les battrons: il arriva en un quart d'heure à l'autre bord; & fut mortifié de ne ſauter à terre que le quatriéme. Il fait auſſi-tôt debarquer ſon canon, & forme ſa bataille ſans que les ennemis offuſquez de la fumée, puſſent s'y opoſer que par quelques coups tirez au hazard. Le vent aïant diſſipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suede marchant déja à eux.

Le Maréchal Stenau ne perdit pas un moment: à peine aperçut-il les Suedois, qu'il fondit ſur eux avec la meilleure partie de ſa Cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant ſur les Suedois dans l'inſtant qu'ils formoient leurs bataillons, les

mit

mit en desordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la Riviere. Le Roi de Suede les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûë. Alors ses soldats marchant plus serrez qu'auparavant, repousserent le Maréchal Stenau, & s'avancerent dans la plaine. Le Duc de Courlande sentit que ses troupes étoient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiere surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer : il avoit avec lui quinze mille hommes, le Duc de Courlande environ douze mille. La bataille fut rude & sanglante : le Duc eut deux chevaux tuez sous lui : il penetra trois fois au milieu de la Garde du Roi ; mais enfin aïant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le desordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses Cuirassiers le retirerent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suede, après sa victoire, court

court à Mittau, Capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discretion, c'étoit un voïage, plûtôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de detrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobrieté extrême, dans un silence profond, paroissant comme enseveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avoient faits au même endroit, étoient un peu differens de ceux de Sa Majesté. Oüi, dit le Roi en se levant, & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à preparer l'évenement qu'il meditoit.

La Pologne est la plus fidele image de l'an-

l'ancien Gouvernement Gothique, corrigé ou alteré par tout ailleurs: c'est le seul Etat qui ait conservé le nom de Republique avec la Dignité Roïale. La Noblesse & le Clergé deffendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reste de la Nation. Tout le Peuple y est esclave; tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par tout, de façon ou d'autre, subjugé par le plus petit. Là le Païsan ne seme point pour lui, mais pour des Seigneurs à qui lui & son champ, & le travail de ses mains apartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le betail de la terre. Tout ce qui est Gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une Assemblée entiere de la Nation: il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres: ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses, & aiment mieux servir leurs égaux, que de s'enrichir par le Commerce. L'esclavage de la plus grande partie de la Nation, & l'orgueil & l'oisiveté de l'autre, font que les Arts sont ignorez dans ce Païs, d'ailleurs fertile, arrosé des plus beaux fleuves de l'Eu-

rope, & dans lequel il feroit très-aifé de joindre par des canaux l'Ocean Septentrional & la Mer Noire, & d'embraffer le Commerce de l'Europe & de l'Afie. Le peu d'ouvriers & de marchands qu'on voit en Pologne font des Etrangers, des Ecoffois, des François, des Juifs qui achettent à vil prix les denrées du Païs, & vendent cherement aux Nobles de quoi fatisfaire leur luxe.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majefté Roïale, le croiroit le Prince le plus abfolu de l'Europe; c'eft cependant celui qui l'eft le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on fupofe chez d'autres Nations, entre le Souverain & les Sujets. Le Roi de Pologne à fon Sacre même, & en jurant les *Pacta Conventa*, difpenfe fes Sujets du ferment d'obéiffance, en cas qu'il viole les Loix de la Republique.

Il nomme à toutes les charges & confere tous les honneurs. Rien n'eft hereditaire en Pologne, que les terres & le rang de Noble. Le Fils d'un Palatin, & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignitez de leur Pere. Mais il y a cette grande difference entre le Roi & la Republique, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la Republique a le

le droit de lui ôter la Couronne, s'il transgreſſoit les Loix de l'Etat.

La Nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent ſon ambition, & lui oppoſent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachez à la Cour, ſont l'objet de la haine du reſte de la Nobleſſe; ce qui forme toujours deux Partis: diviſion inévitable, & même neceſſaire dans des Païs où l'on veut avoir des Rois, & conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la Nation eſt reglé dans les Etats Generaux qu'on appelle Diétes. Ces Etats ſont compoſez du corps du Senat, & de pluſieurs Gentilshommes. Les Senateurs ſont les Palatins & les Evêques: le ſecond ordre eſt compoſé des Deputez des Diétes particulieres de chaque Palatinat. A ces grandes Aſſemblées preſide l'Archevêque de Gneſne, Primat de Pologne, Vicaire du Roïaume dans les Interregnes, & la premiere Perſonne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune préſeance dans

le Senat, un Evêque qui ſeroit Cardinal, ſeroit obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de Senateur, ou de renoncer aux Droits ſolides de la Dignité qu'il a dans ſa Patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diétes ſe doivent tenir par les Loix du Roïaume, alternativement en Pologne, & en Lithuanie. Les Deputez y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même au milieu de l'ivreſſe, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque Gentilhomme deputé à ces Etats Generaux, joüit du droit qu'avoient à Rome les Tribuns du Peuple, de s'opoſer aux Loix du Senat. Un ſeul Gentilhomme qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les reſolutions unanimes de tout le reſte; & s'il part de l'endroit où ſe tient la Diéte, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On aporte aux deſordres qui naiſſent de cette Loi un remede plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les Diétes étant alors impoſſible, chaque Parti forme des confederations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit

tit nombre. Ces aſſemblées, illegitimes ſelon les Loix, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du Roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, & contre ſes interêts; à peu près comme la Ligue ſe ſervoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. ſur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les reſolutions qu'il prenoit pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux Diétes generales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confederations. Une Diéte même peut changer tout ce qu'a fait la precedente, par la même raiſon que dans les Etats Monarchiques un Roi peut abolir les Loix de ſon Predeceſſeur, & les ſiennes propres.

La Nobleſſe qui fait les Loix de la Republique, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, & peut compoſer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée nommée Poſpolite ſe meut difficilement, & ſe gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter longtems aſſemblée; la diſcipline, la ſubordination, l'experience lui manquent; mais

 l'amour

l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage; mais elle secouë bien-tôt le joug; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les seuls remparts de leur Republique: ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les deffendre, que pour les opprimer. Leur Païs est tout ouvert, à la reserve de deux ou trois places frontiéres. Que si dans leurs guerres ou civiles ou étrangeres ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des fossez presque comblez & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevez.

La Pospolite n'est pas toujours à cheval pour garder le Païs: elle n'y monte que par l'ordre des Diétes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La Garde ordinaire de la Pologne est une

une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la Republique. Elle est composée de deux corps independans l'un de l'autre, sous deux grands Generaux differens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille hommes: le second au nombre de douze mille est celui de Lithuanie. Les deux grands Generaux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommez par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs operations qu'à la Republique & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les Colonels sont les maîtres absolus de leurs regimens; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur païer leur solde. Mais étant rarement païez eux-mêmes, ils desolent le Païs, & ruinent les Laboureurs pour satisfaire leur avidité & celle de leurs Soldats. Les Seigneurs Polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes: leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La Cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de Gentilshommes: elle est remarquable par la bonne mine des Cavaliers, par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Leurs Gens-d'armes sur tout que l'on distingue en Houssarts & Pancernes ne marchent qu'accompagnez de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornez de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorez, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes à la maniere des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette Cavalerie est parée & superbe, autant l'Infanterie paroît miserable & délabrée, mal vêtuë, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabons, suportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonois le caractere des anciens Sarmates leurs ancêtres; aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer; la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la Pospolite Polonoise s'armeroit à ses ordres; & qu

toute

toutes ces forces jointes aux Saxons ses Sujets, & aux Moscovites ses Alliez, composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suedois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses Païs hereditaires au pouvoir absolu, il crut trop qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de son Regne fit des mécontens: ses premieres demarches irriterent le Parti qui s'étoit oposé à son élection, & alienerent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes, & ses frontiéres de troupes Moscovites. Cette Nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi Auguste contre la Suede, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la Republique. On trompe difficilement une Nation libre sur ses vrais interêts. Les Polonois sentoient que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse, leur Païs ouvert de tous côtez seroit en proie au Roi de Suede; & que si elle étoit heu-

reuse, ils seroient subjuguez par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux Païs pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagez par Charles XII. justement outragé, ils ne formerent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suede. Ils regarderent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voiant que le Roi de Suede avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclaterent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des Princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux Factions avoient commencé par des querelles particulieres degenerées en guerre Civile. Le Roi de Suede s'attacha les Princes Sapieha: Oginsky mal secouru par les Saxons, vit son parti presque aneanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le defaut d'argent reduisoient à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le Vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne étoit

étoit séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne, & subsistoient de rapines. Auguste ne voïoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son Parti, de la haine dans ses Sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la verité en Pologne une armée: mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les Loix, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non seulement elle étoit mal païée & mal armée; mais ses Generaux ne savoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la Noblesse de le suivre, mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop decouvert, & par consequent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Roïaume demandoient au Roi une Diéte: de même qu'en *Angleterre* dans les tems difficiles, tous les *Corps* de l'Etat presentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un *Parlement*. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une Diéte, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir

aigrir la Nation ſans retour. Elle fut donc indiquée à Varſovie pour le deux Decembre de l'année 1701. il s'aperçut bientôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette Aſſemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormirsky & leurs amis, le Palatin Leczinsky Treſorier de la Couronne, & ſur tout les Partiſans des Princes Sobiesky, étoient tous ſecrettement attachez au Roi de Suede.

Le plus conſiderable de ſes Partiſans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal Radjousky, Archevêque de Gneſne, Primat du Roïaume, & Préſident de la Diéte. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obſcuritez dans ſa conduite; entierement gouverné par une Femme ambitieuſe que les Suedois appelloient Madame la Cardinale, laquelle ne ceſſoit de le pouſſer à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat conſiſtoit à profiter des conjonctures, ſans chercher à les faire naître; il paroiſſoit irreſolu lorſqu'il étoit le plus determiné dans ſes projets, allant toujours à ſes fins par des voies qui y ſembloient opoſées. Le Roi Jean Sobiesky, Predeceſſeur d'Auguſte, l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie, & Vice-chancelier

lier du Roïaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi. Cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de Primat ; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunement.

Il essaïa son credit après la mort de Jean, pour mettre le Prince Jacques Sobiesky sur le Trône : mais le torrent de la haine qu'on portoit au Pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le Fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'Abbé de Polignac, Ambassadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triompherent de ses Négociations. Il se laissa enfin entraîner au Parti qui couronna l'Electeur de Saxe, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la Nation, & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. Protecteur du Prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulevement general de tous les esprits contre le Roi Auguste, firent croire au Cardinal Primat que le tems étoit arrivé où il pourroit renvoïer Auguste en Saxe, & rouvrir au

au Fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs delices depuis que le Roi Auguste étoit haï; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande revolution, & cependant le Cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir reconcilier le Roi avec la Republique. Il envoia des lettres circulaires, dictées en aparence par l'esprit de concorde, & par la charité, piéges usez & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suede une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrêtiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diéte; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois; & que loin d'attaquer la Republique, il venoit la tirer d'opression. Ces lettres & ces réponses étoient pour le Public. Des emissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper, & des Assemblées

blées secrettes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diéte: elle proposa d'envoier une Ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontiéres, & qu'il renvoiât ses troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit deja fait ce que la Diéte exigeoit de lui. La Ligue concluë secrettement à Birzen avec le Moscovite étoit devenue aussi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoier au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un Roïaume divisé, dont il esperoit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoier dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suedois, fuiant par tout devant le Vainqueur, & ravageant les terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les Generaux Suedois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournerent par troupes dans leur Païs. A l'égard des debris de l'armée Saxonne battue à Riga, le Roi Auguste les envoia hiverner, & se recruter en Saxe, afin que

ce

ce Sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la Nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La Diéte étoit partagée en presque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient, le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice: mais on ne savoit point ce que c'étoit que d'être libr & juste. Le tems se perdoit à cabaler e secret, & à haranguer en public. L Diéte ne savoit ni ce qu'elle vouloit, r ce qu'elle devoit faire. Les grand Compagnies n'ont presque jamais pris c bons conseils dans les troubles civils, par que les hommes hardis y sont factieu & que les gens de bien y sont timid pour l'ordinaire. La Diéte se separa tumulte le 17. Fevrier de l'année 17 après trois mois de cabales & d'irreso tions. Les Senateurs qui sont les Palat & les Evêques, resterent dans Varso Le Senat de Pologne a le droit de f provisionnellement des Loix, que r ment les Diétes infirment; ce Corps m nombreux, accoutumé aux affaires, bien moins tumultueux, & decida vîte.

Ils arrêterent qu'on envoïeroit au

de Suede l'Ambassade proposée dans la Diéte, que la Pospolite monteroit à cheval, & se tiendroit prête à tout évenement : ils firent plusieurs Réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'Autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des Loix dures de son Vainqueur, que de ses Sujets. Il se determina à demander la Paix au Roi de Suede, & voulut entamer avec lui un Traité secret. Il falloit cacher cette demarche au Senat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate ; il s'en reposa sur la Comtesse de Konismarck, Suedoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme celebre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une Négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été longtems à sa Cour, elle avoit un pretexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au Camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop legerement une audience de son Maître. La Comtesse parmi

mi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, elle avoit le talent singulier de parler les Langues de plusieurs Païs qu'elle n'avoit jamais vûs, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née : elle s'amusoit même quelquefois à faire des Vers François, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'Histoire ne doit point obmettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les differentes Vertus de Charles. La Piece finissoit ainsi:

Enfin chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au Temple de Memoire:
Mais Venus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrémens étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suede. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les frequentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carosse, dès qu'elle l'apperçut. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant : de sorte que la Comtesse
de

de Konifmarck ne remporta de fon voïage que la fatisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suede ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le Roi de Pologne fe jettât dans les bras du Senat. Il lui fit deux propofitions par le Palatin de Mariembourg ; l'une, qu'on lui laiffât la difpofition de l'armée de la Republique, à laquelle il païeroit de fes propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponfe auffi dure qu'étoit le refus du Roi de Suéde. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'affemblée, „ qu'on avoit réfolu d'envoyer „ à Charles XII. une Ambaffade ; qu'il „ ne s'agiffoit plus que d'accommoder le „ Roi avec la Pologne & la Suede : qu'il „ étoit inutile de païer une armée qui ne „ combattroit pas pour lui, fans l'ordre „ de la Republique, & que pour les „ Saxons, il ne lui confeilloit pas de „ les faire venir."

Le Roi dans cette extrêmité, voulut au moins conferver les aparences de l'Autorité Roïale. Un de fes Chambellans alla de fa part trouver Charles, pour fçavoir de lui, où, & comment Sa Majefté Suedoife voudroit recevoir l'Ambaffade

du Roi son Maître & de la Republique. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suedois pour ce Chambellan. Le Roi de Suede le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptoit recevoir une Ambassade de la Republique, & rien du Roi Auguste.

Alors Charles aïant laissé derriere lui des Garnisons dans quelques Villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno, Ville connue en Europe par les Diétes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par delà Grodno il rencontra l'Ambassade de la Republique: elle étoit composée de cinq Senateurs. Le Wayvode Galesky, & le Comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna Audience dans sa tente avec une Pompe qu'il avoit toujours dedaignée, mais qu'il crut necessaire alors. Un Lieutenant General avec cent Drabans à cheval, qui sont les Gardes du Roi de Suede, alla audevant des Ambassadeurs; ils mirent pied à terre à cinquante pas de la Tente Roïale, & furent conduits entre deux haies de Gardes sous les armes jusqu'à une grande antichambre. Un

Major

Major General les introduisit de là dans une chambre assez vaste, dont le platfond, le plancher & les murs étoient couverts de tapis de Perse. Le Roi les attendoit sur un trône: il se leva & se découvrit à leur premiere reverence: ensuite le Roi & les Ambassadeurs s'étant couverts, le Wayvode parla le premier, le Comte de Tarlo ensuite. Leurs discours furent pleins de menagemens & d'obscuritez: ils ne prononcerent pas une seule fois le nom du Roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque Ambassadeur avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la Republique qui les envoïoit, & qui à son gré n'entroit pas dans ses vûës avec une soumission assez prompte, il leur fit dire par le Comte Piper, qu'il feroit réponse dans Varsovie.

Le même jour il marcha vers cette Ville: sa marche fut precedée par un Manifeste dont le Cardinal, & son Parti, inonderent la Pologne en huit jours. Charles par cet Ecrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, & pretendoit leur faire voir que leurs interêts

& les siens étoient les mêmes. Ils é
cependant bien differens: mais le
feste, soutenu par un grand Parti,
trouble du Senat, & par l'aprocl
Conquerant, fit de très-fortes impre
Il fallut reconnoître Charles pour P
teur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'o
encore trop heureux qu'il se conten
ce titre.

Les Senateurs contraires à Aug
publierent hautement l'Ecrit sous se
même. Le peu qui lui étoient atta
demeurerent dans le silence. Enfin
on aprit que Charles avançoit à gr
journées, tous se préparerent en con
à partir: le Cardinal quitta Varsov
premiers: la plûpart précipiteren
fuite; les uns pour aller attendre dans
terres le denouement de cette affaire
autres pour aller soulever leurs ami
ne demeura auprès du Roi que l'A
sadeur de l'Empereur, celui du Cz
Nonce du Pape, & quelques Evê
& Palatins liez à sa fortune. Il f
fuir, & on n'avoit encore rien déci
sa faveur. Il se hâte avant de part
tenir un Conseil avec ce petit nomb
Senateurs, qui representoient enco
Senat. Quelque zelez qu'ils fussent
son service, ils étoient Polonois

av

avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'oserent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa defense; encore voterent-ils que ces six mille hommes seroient commandez par le Grand General de la Pologne, & renvoïez immediatement après la Paix. Quant aux armées de la Republique, ils lui en laisserent la disposition.

Après ce resultat le Roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses Universaux pour assembler la Pospolite, & les armées qui n'étoient guéres que de vains noms: il n'y avoit rien à esperer en Lithuanie où étoient les Suedois. L'armée de Pologne reduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse intimidée, irresolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi autorisé par les Loix de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre; il commençoit à devenir problematique, si on devoit lui obeir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son Electorat, où la forme du Gouvernement entierement

 absolue;

abſolue; ne lui laiſſoit pas craindre
deſobeiſſance. Il avoit déja mandé ſe(
tement douze mille Saxons, qui s'a
çoient avec précipitation. Il en f
encore revenir huit mille, qu'il avoit
mis à l'Empereur dans la guerre de l'
pire contre la France, & qu'il fut ol
de rappeller par la neceſſité où il étoi
duit. Introduire tant de Saxons en Pc
ne, c'étoit revolter contre lui tous le
prits, & violer la Loi faite par ſon Parti
me, qui ne lui en permettoit que ſix
le: mais il ſçavoit bien que s'il étoit V
queur, on n'oſeroit pas ſe plaindre
que s'il étoit vaincu, on ne lui par
neroit pas d'avoir même amené le
mille hommes. Pendant que ces So
arrivoient par troupes, & qu'il allo
Palatinat en Palatinat raſſembler la
bleſſe qui lui étoit attachée, le Rc
Suede arriva enfin devant Varſovie
Mai 1702. A la premiere ſommatio
portes lui furent ouvertes. Il renvo
Garniſon Polonoiſe, congedia la G
Bourgeoiſe, établit des Corps de g
par tout, ordonna aux Habitans de
remettre toutes leurs armes: mais coi
de les deſarmer, & ne voulant pa
aigrir, il n'exigea deux qu'une conti
tion de cent mille francs. Le Roi Aug

aſſembloit alors ſes forces à Cracovie: il fut bien ſurpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme qui brûloit de conſommer ſon ouvrage, pretendoit garder juſqu'au bout la décence de ſon caractere, & chaſſer ſon Roi avec les dehors reſpectueux d'un bon Sujet: il lui fit entendre que le Roi de Suede paroiſſoit diſpoſé à un accommodement raiſonnable, & demanda humblement la permiſſion d'aller le trouver. Le Roi Auguſte accorda ce qu'il ne pouvoit refuſer, c'eſt-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat couvrant ainſi le ſcandale de ſa conduite, en y ajoutant la perfidie, courut incontinent voir le Roi de Suede, auquel il n'avoit point encore oſé ſe preſenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varſovie, mais ſans les cérémonies dont on avoit uſé avec les Ambaſſadeurs de la Republique. Il trouva ce Conquerant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de groſſes bottes, des gands de buffle qui lui venoient juſqu'au coude, dans une chambre ſans tapiſſerie, où étoient le Duc de Holſtein ſon Beau-frere, le Comte Piper ſon Premier Miniſtre, & pluſieurs Officiers Generaux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal; ils

eurent ensemble debout une conference d'un quart d'heure, que Charles finit en disant tout haut: Je ne donnerai point la Paix aux Polonois, qu'ils n'aïent élu un autre Roi. Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit sçavoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême deplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la necessité où l'on étoit de complaire au Vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxones étoient arrivées des frontiéres de Saxe: la Noblesse du Palatinat de Cracovie où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces Gentilshommes à se souvenir de leur sermens: ils lui promirent de verser pou lui jusqu'à la derniere goute de leur sang Fortifié de leurs secours, & des troupe qui portoient le nom de l'Armée de Couronne, il alla pour la premiere fo chercher en personne le Roi de Sued Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lu même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en presen le 13. Juillet de cette année 1702. da

u

une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII. n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des decharges d'artillerie. A la premiere volée qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la Cavalerie Suedoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que ouï: il ne répondit rien: quelques larmes tomberent de ses yeux; il se cacha un moment le visage avec les mains, puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des Ennemis, à la tête de ses Gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais l'ascendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complette. Le Camp ennemi, les Drapeaux, l'Artillerie, la Caisse militaire d'Auguste lui demeurerent. Il ne s'arrêta pas sur le Champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le Roi de Pologne qui fuïoit devant lui.

Les Bourgeois de Cracovie furent assez

hardis

hardis pour fermer leurs portes au Vainqueur. Il les fit rompre, & prit le Château d'assaut. Ses Soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinssent de piller après la victoire, ne maltraiterent aucun bourgeois; mais le Roi fit païer aux Habitans la temerité de leur resistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien resolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fait aussi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que Charles XII. est mort de s chute. Cette fausse nouvelle crue quel ques tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dar ce petit intervalle il assemble à Marien bourg, puis à Lublin tous les Ordres d Roïaume deja convoquez à Sendom La foule y fut grande: peu de Palat nats refuserent d'y envoïer. Il regag presque tous les esprits par des largess par des promesses, & par cette affabil necessaire aux Rois absolus pour se fa aimer, & aux Rois électifs pour se ma

tei

tenir. La Diéte fut bien-tôt detrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suede : mais le mouvement étoit déja donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue : tous ses Membres jurerent de demeurer fideles à leur Souverain.

Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguste, vint à la Diéte de Lublin : il y baisa le main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la premiere partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougissant. Le Resultat de cette Diéte fut que la République de Pologne entretiendroit une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suedois pour déclarer s'ils vouloient la Paix ou la Guerre, & pareil terme aux Princes de Sapieha, les premiers Auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces deliberations Charles XII. guéri de sa blessure, renversoit tout de-

devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à detrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle Assemblée à Varsovie pour l'oposer à celle de Lublin. Ses Generaux lui representoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanouir dans les delais: que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie; que les combats qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suedois & les Russes, n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers; & qu'enfin sa presence y seroit peut-être bien-tôt necessaire. Charles aussi inebranlable dans ses projets, que vif dans les „ actions, leur répondit; Quand je de- „ vrois rester ici cinquante ans, je n'en „ sortirai point que je n'aïe détrôné le „ Roi de Pologne."

Il laissa l'Assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des Ecrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procedez dans les Loix du Roïaume: Loix toûjours équivoques, que chaque Parti interprête à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui aïant augmenté ses troupes victorieu-

ses

ses de six mille hommes de Cavalerie, & de huit mille d'Infanterie qu'il reçut de Suede, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne qu'il avoit battue à Clissau, & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que sa chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses aproches, & se retiroit vers la Prusse au Nord-Ouest de Varsovie. La Riviere de Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passe à la nage à la tête de sa Cavalerie : l'Infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé Pultesk. Le General Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suede dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le General Stenau fit ferme un moment avec deux Regimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite generale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suedois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuerent pas six cens hommes, aïant plus de peine à les poursuivre, qu'à les defaire.

Au-

Auguste à qui il ne restoit plus que les debris de ses Saxons battus de tous côtez se retira en hâte dans Thorn vieille ville de la Prusse Roïale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussi-tôt à l'assieger. Le Roi de Pologne qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles dans tant de marches si vives, traversant des Rivieres à la nage, & courant avec son Infanterie montée en croupe derriere ses cavaliers, n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suede par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville: il s'avançoit souvent trop près de remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé: il l'empêchoit d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Generaux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit d'écarlatte galonné d'or, il craignoit que ce General ne fût trop aperçu, il lui ordonne de se mettre derriére lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si natu-

naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son Sujet.

Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le Roi en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir ; dans le moment que duroit cette contestatio.., le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le General mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisement au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une Prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singulierement, le reservoit à l'execution de grandes choses.

Tout lui reussissoit, & ses Négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme present dans toute la Pologne, car son grand Maréchal Renchild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suedois sous divers Generau.,

repandus au Nord & à l'Orient sur les frontiéres de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'Empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident à l'autre bout de la Pologne à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Dannemarck lié par le Traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. L'Electeur de Brandebourg qui avoit acquis le Titre de Roi de Prusse sans être devenu plus puissant, n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suede si près de ses Etats. Son Grand-pere avoit été depouillé de la plus belle partie de la Pomeranie, par Gustave-Adolphe. Il n'avoit de sûreté pour le reste que la moderation de Charles. Plus loin en tirant vers le Sud-Ouest, entre les Fleuves de l'Elbe & du Weser, le Duché de Brême dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suede, rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce Conquerent les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Ocean Germanique jusques assez près de l'embouchure du Boristhene, ce qui fait la largeur de l'Europe & jusqu'aux portes de Moscou, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une revolution entiere. Ses vaisseaux maîtres de

de la Mer Balthique, étoient employez à transporter dans son Païs les prisonniers faits en Pologne. La Suede tranquille au milieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde, & jouissoit de la gloire de son Roi sans en porter le poids; puisque ces troupes victorieuses étoient païées & entretenuës aux dépens des vaincus.

Dans ce silence general du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze fregates & quarante vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille Hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce Fleuve est Dantzik, Ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes Privileges en Pologne, que les Villes Imperiales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suede & quelques Princes Allemans, & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de Steinbock un des Generaux Suedois assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à

ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le General Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle païa son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivez devant Thorn, on commença le siege le 22. Septembre.

Rovel Gouverneur de la Place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de Garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discretion. La Garnison fut faite prisonniere de guerre, & envoïée en Suede. Rovel fut presenté desarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le merite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main ; lui fit un present considerable en argent, & le renvoia sur sa parole. L'honneur qu'avoit la Ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic le Fondateur du vrai Sistême du Monde, ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matieres, & qui ne savoit encore recompenser que la valeur. La ville petite & pauvre fut condamnée à païer quarante mille

mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les Chevaliers Teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suedoises. Elle en fut plus severement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Decembre à la tête de quatre mille hommes la baïonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantez se jetterent à genoux dans les rues, & lui demanderent misericorde. Il les fit tous desarmer, logea ses Soldats chez les Bourgeois: ensuite aïant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cens soixante mille écus; il y avoit dans la Ville deux cens pieces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il saisit. Une Bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du Roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'Assemblée de Varsovie, toujours sous le pretexte de la Paix. Il arriva ne parlant que de concorde

corde & d'obéiſſance, mais accompagné de trois mille Soldats levez dans ſes Terres. Enfin il leva le maſque, & le 14. Fevrier 1704. il déclara au nom de l'Aſſemblée, *Auguſte Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne.* On y prononca d'une commune voix que le Trône étoit vacant. La Seſſion de ce jour n'étoit pas encore finie, lorſqu'un Courier du Roi de Suede aporta une lettre de ce Monarque à l'Aſſemblée. Le Cardinal ouvre la lettre: elle contenoit un ordre en forme de priere, d'élire pour Roi le Prince Jacques Sobieski: On ſe diſpoſa à obéir avec joie, & on fixa même le jour de l'Election. Jacques Sobiesky étoit alors à Breſlau en Sileſie, attendant avec impatience la Couronne qu'avoit porté ſon Pere. Il en recevoit les complimens; & quelques flatteurs lui avoient même déja donné le titre de Majeſté, en lui parlant. Il étoit un jour à la chaſſe à quelques lieues de Breſlau avec le Prince Conſtantin l'un de ſes Freres: trente Cavaliers Saxons envoïez ſecrettement par le Roi Auguſte, ſortent tout à coup d'un bois voiſin, entourent les deux Princes & les enlevent ſans reſiſtance. On avoit préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils furent ſur le champ

conduits

conduits à Leipſic où l'on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les meſures de Charles, du Cardinal & de l'Aſſemblée de Varſovie.

La fortune qui ſe jouë des Têtes couronnées, mit preſque dans le même tems le Roi Auguſte ſur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table à trois lieues de Cracovie, ſe repoſant ſur une Garde avancée poſtée à quelque diſtance, lorſque le General Renchild parut ſubitement après avoir enlevé cette Garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le General Renchild le pourſuivit pendant quatre jours, prêt de le ſaiſir à tout moment. Le Roi fuit juſqu'à Sendomir: Le General Suedois l'y ſuivit encore, & ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le Parti du Roi Auguſte traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité reciproquement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux Factions. Auguſte forcé enfin d'accepter le ſecours Moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez-tôt. Il couroit tantôt en Saxe où ſes reſſources étoient épuiſées; tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'oſoit le

 ſervir,

ſervir. D'un autre côté le Roi de Suede victorieux & tranquille regnoit en Pologne plus abſolument que n'avoit jamais fait Auguſte.

Le Comte Piper qui avoit dans l'eſprit autant de politique, que ſon Maître avoit de grandeur dans le ſien, propoſa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui repreſentoit combien l'execution en étoit facile avec une armée victorieuſe, & un Parti puiſſant dans le cœur d'un Roïaume qui lui étoit déja ſoumis. Il le tentoit par le tître de Defenſeur *de la Religion Evangelique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aiſé, diſoit il, de faire en Pologne ce que Guſtave Vaſa avoit fait er Suede, d'y établir le Lutheraniſme, & de rompre les chaînes du Peuple, eſclav de la Nobleſſe & du Clergé. Charles fu tenté un moment; mais la Gloire éto ſon Idole. Il lui ſacrifia ſon interêt, & plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologı au Pape. Il dit au Comte Piper, qu étoit plus flatté de donner que de gagn des Roïaumes: il ajouta en ſouriant: Vc étiez fait pour être le Miniſtre d'un Prii Italien.

Charles étoit encore auprès de Tho dans cette partie de la Pruſſe-Roïale

apartient à la Pologne; il portoit de-là sa vûë sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les Puissances voisines. Le Prince Alexandre, Frere des deux Sobiesky enlevez en Silesie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croïoit aisée, & qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au Prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son Frere. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suede, le Comte Piper, tous ses Amis, & sur tout le jeune Palatin de Posnanie Stanislas Leczinsky, le presserent d'accepter la Couronne. Il fut inebranlable: les Princes voisins aprirent avec étonnement ce refus inoüi, & ne sçavoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suede qui à l'âge de vingt-deux ans donnoit la Couronne de Pologne, ou le Prince Alexandre qui la refusoit.

Fin du second Livre.

ARGUMENT
DU
LIVRE TROISIEME.

STaniſlas Leczinsky élu Roi de Pologne: Mort du Cardinal Primat: belle retraite du General Schullembourg: exploits du Czar: fondation de Petersbourg: bataille de Frawenſtad: Charles entre en Saxe: Paix d'Alrandſtad: Auguſte abdique la Couronne, & la cede à Stanislas. Le General Patkul Plenipotentiaire du Czar, eſt roüé & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambaſſadeurs de tous les Princes: il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

LE jeune Staniſlas Leczinsky, étoit alors député de l'Aſſemblée de Varſovie pour aller rendre compte au Roi de Suede de pluſieurs differens ſurvenus dans le tems de l'enlévement du Prince Jacques. Staniſlas avoit

avoit une phiſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe & de douceur, avec un air de probité & de franchiſe, qui de tous les avantages exterieurs, eſt ſans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du Roi Auguſte, de l'Aſſemblée, du Cardinal Primat, & des interêts differens qui diviſoient la Pologne, frapa Charles XII. Ce Prince ſe connoiſſoit en hommes; il avoit réuſſi dans le choix qu'il avoit fait de ſes Generaux & de ſes Miniſtres. Il prolongea exprès la conference pour mieux ſonder le genie du jeune Deputé. Après l'Audience il dit tout haut: Qu'il n'avoit jamais vû d'homme ſi propre à concilier tous les Partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractere du Palatin Leczinſky; il ſçut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toujours ſur une eſpece de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne; qu'il étoit d'une temperance peu commune dans ce Climat, liberal, adoré de ſes vaſſaux; & le ſeul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connoiſſoit de liaiſons que celles de l'interêt & de la faction.

Ce

Ce caractere qui avoit en beaucoup de choses du raport avec le sien, le détermina entierement. Il ne prit conseil de personne; & sans aucune intrigue, sans même aucune déliberation publique, il dit à deux de ses Generaux, en montrant Leczinsky: Voilà le Roi qu'auront les Polonois.

La resolution étoit prise, & Stanislas n'en sçavoit rien encore, quand le Cardinal Primat vint trouver Charles. Le Prélat étoit Roi dans l'Interregne, & vouloit prolonger son autorité passagere: Charles lui demanda quel homme il croïoit en Pologne digne de regner. Je n'en connois que trois, dit le Cardinal. Le premier est le Prince Sapieha; mais son humeur imperieuse, cruelle, & despotique ne convient point à un Peuple libre. Le second est Lubomirsky, Grand Géneral de la Couronne; mais il est trop vieux, & soupçonné d'aimer trop l'argent. Le troisiéme est le Palatin de Posnanie, plus digne du Trône que les deux autres, si son peu d'experience ne le rendoit pas inhabile à gouverner une Nation si difficile. Le Cardinal donnoit ainsi l'exclusion à ceux-même qu'il proposoit, & vouloit faire croire incapables de regner les seuls qu'il avoit dit en être dignes. Le Roi

de Suede finit la converſation en lui diſant, que Staniſlas Leczinsky ſeroit ſur le trône.

A peine le Cardinal ſortoit d'auprès du Roi qu'il reçoit un Courier de cette Palatine qui le gouvernoit. Il aprend par les lettres qu'elle lui envoïe, qu'elle veut marier ſa Fille au Fils de Lubomirsky, & le conjure de tout emploïer auprès du Roi, pour donner la Couronne de Pologne au Pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubomirsky des impreſſions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épuiſa toute ſon adreſſe pour amener le Roi de Suede inſenſiblement au nouvel interêt qu'il embraſſoit : il eſſaïa de le détourner ſur tout du choix de Staniſlas : Mais qu'avez-vous, dit le Roi, à alleguer contre lui ? Sire, dit le Primat, il eſt trop jeune. Le Roi repliqua ſechement, il eſt à peu près de mon âge ; tourna le dos au Prélat, & auſſi-tôt envoïa le Comte de Hoorn ſignifier à l'Aſſemblée de Varſovie, qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours ; & qu'il falloit élire Staniſlas Leczinsky. Le Comte de Hoorn arriva le ſept de Juillet ; il fixa le jour de l'Election au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal

nal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'Assemblée, où il remua tout pour faire échouer une Election où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suede arriva lui-même *incognito* à Varsovie, alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne se point trouver à l'Election : il se reduisit à la neutralité, sans vouloir seconder ni traverser la resolution du Roi de Suede, se menageant encore entre Auguste & Stanislas, & attendant l'occasion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'Election étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette Céremonie : l'Evêque de Posnanie vint presider à l'Assemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva suivi des Gentilshommes du Parti. Le Roi de Suede s'étoit glissé parmi eux pour y jouir en secret de sa puissance. Le Comte de Hoorn & deux autres Officiers Generaux assistoient publiquement à cette Solemnité, comme Ambassadeurs Extraordinaires de Charles auprès de la Republique. La Seance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'Evêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la Diéte *Stanislas* élu Roi de Pologne : Char-

Charles XII. mêlé dans la foule fut le premier à crier, *Vivat;* tous les bonnets sauterent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des oposans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être absentez de l'Election. Il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi: il les reçut comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligez de le suivre au quartier du Roi de Suede. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Le nom de Roi ne changea rien dans les mœurs de Stanislas: il ne fit seulement que tourner ses talens du côté de la guerre; un orage venoit de le mettre sur le trône, un autre orage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à conquerir la moitié de son nouveau Roïaume, & à s'affermir dans l'autre: traité de Souverain à Varsovie, & de Rebelle à Sendomir, il se prépara à se faire reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie

vie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son armée devant Leopold, Capitale du grand Palatinat de Russie, Place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendroit quinze jours à cause des fortifications que le Roi Auguste y avoit faites. Le Conquerant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa resister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se debanderent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étoient dans Leopold. Elles se rangerent en bataille dans la grande place. Là ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le Roi fit publier à son de trompe que tous ceux des Habitans qui auroient des effets apartenant au Roi Auguste ou à ses adhérans, les aportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu oserent desobéir : on aporta au Roi quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoïé, de vaisselle & de choses précieuses.

Ce commencement du Regne de Stanislas fut marqué presque le même jour

 par

par un événement bien different. Quelques affaires qui demandoient absolument sa presence, l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui, sa Mere, sa Femme, & ses deux Filles, dont l'une alors âgée seulement d'un an, a été depuis Reine de France. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Posnanie, & quelques Grands de Pologne composoient sa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'armée de la Couronne, depuis peu passez à son service; mais dont la fidelité n'avoit point encore été éprouvée. Le General Hoorn, Gouverneur de la ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suedois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Leopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la Ville. C'étoit le Roi Auguste, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais General ait faites, aïant donné le change au Roi de Suede, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très mal fortifiée, & les troupes Polonoises qui la defendoient, peu sûres; Auguste avoit des intelligences dans la

la ville, si Stanislas demeuroit, il étoit perdu. Il renvoïa sa famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonoises, ausquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit des premiers sur les frontiéres de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins differens; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. aprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa Capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir: une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas, une autre escortoit sa famille. On envoïa en Posnanie, ceux dont on ne vouloit point exposer la fidelité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le General Hoorn, qui étoit Gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suede, il demeura avec ses quinze cens Suedois dans le Château.

Auguste entra dans la Capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque Habitant fut taxé au-delà de ses forces, & maltraité par le Soldat. Le Palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confederez, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrez au pillage.

 Ce

Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette revolution passagere, c'est qu'un Nonce du Pape qui étoit venu avec le Roi Auguste, demanda au nom de son Maître qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie comme justiciable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Lutherien.

La Cour de Rome qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avoit depuis très long-tems établi en Pologne une espece de Jurisdiction, à la tête de laquelle est le Nonce du Pape: ses Ministres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, reveré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribuez le droit de juger toutes les causes des Ecclesiastiques, & avoient sur tout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prerogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728. où l'on vient de retrancher ces abus, qui ne sont jamais reformez que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolerables.

Le Roi Auguste bien aise de punir l'Evêque de Posnanie avec bienséance, &

& de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il se seroit élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque après avoir vû piller sa maison, fut porté par des Soldats chez le Ministre Italien, & envoïé en Saxe où il mourut. Le Comte de Hoorn essuïa dans le Château où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis: enfin la Place n'étant pas tenable, il fut forcé de battre la chamade, & resta prisonnier de Guerre avec ses quinze cens Suedois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le Roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Le Comte de Hoorn relaché sur sa parole, arriva à Leopold peu de tems après Stanislas. Il prit la liberté de se plaindre un peu au Roi de Suede de ce que Sa Majesté n'avoit pas secouru Varsovie. Consolez-vous mon pauvre Comte, lui dit le Roi, il faut bien laisser quelque chose à faire au Roi Auguste pour l'amuser; sans cela il s'ennuïeroit de nous avoir si long-tems chez lui: mais croïez-moi, il ne jouira pas de cet avantage.

En effet le dernier effort que venoit de

tenter Auguſte, étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes raſſemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiere diſgrace, des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vû de guerres, des Coſaques vagabonds plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre. Tous trembloient au ſeul nom du Roi de Suede.

Ce Conquerant accompagné du Roi Staniſlas alla chercher ſon ennemi à la tête de l'élite de ſes troupes. L'armée Saxonne fuïoit par tout devant lui. Les villes lui envoïoient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avoit point de jour qui ne fût ſignalé par quelque avantage. Les ſuccès devenoient trop familiers à Charles. Il diſoit que c'étoit aller à la chaſſe plûtôt que faire la Guerre, & ſe plaignoit de ne point acheter la Victoire.

Auguſte confia pour quelque tems le commandement de ſon armée au Comte de Schullembourg, General très-habile, & qui avoit beſoin de toute ſon experience à la tête d'une armée découragée. Il ſongea plus à conſerver les troupes de ſon Maître, qu'à vaincre: il faiſoit la Guerre avec adreſſe, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches occupa des

des passages avantageux, sacrifia quelque Cavalerie pour donner le tems à son Infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & de contremarches il se trouva près de Punits dans le Palatinat de Posnanie, croïant que le Roi de Suede & le Roi Stanislas étoient à plus de cinquante lieues de lui. Il aprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Schullembourg n'avoit pas mille Cavaliers, & plus de huit mille Fantassins: il falloit se soutenir contre une armée superieure, contre le nom du Roi de Suede, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours pretendu, malgré l'avis des Generaux Allemans, que l'Infanterie pouvoit resister en pleine campagne, même sans Chevaux de Frise, à la Cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'experience contre cette Cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des Generaux Suedois. Il se posta si avantageusement qu'il ne pût être entouré, son premier rang mit un genouil en terre: il étoit armé de piques & de fusils: les Soldats extrêmement serrez presentoient aux che-

vaux des ennemis une espece de rempart herissé de piques & de bayonnettes: le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tiroit par-dessus, & le troisiéme debout failoit feu en même tems derriere les deux autres. Ces Suedois fondirent avec leur impetuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler; les coups de fusil, de pique & de bayonnette effaroucherent les Chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moïen les Suedois n'attaquerent qu'en desordre, & les Saxons se defendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa Cavalerie, l'armée de Schullembourg étoit detruite sans ressource. Ce General ne craignoit rien tant: il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti; mais ni le Roi de Suede qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Generaux n'eurent cette idée. Ce combat inegal d'un corps de Cavalerie contre des Fantassins, interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suedois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schullembourg ceda enfin, mais ses troupes ne furent pas rompues.

Il

Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paroissent tout à coup derriere lui.

Au de-là de Gurau, en tirant vers le Fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le General Saxon sauva son Infanterie fatiguée. Les Suedois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la Cavalerie Suedoise. Au sortir, de ce bois coule la Riviere de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. Schullembourg avoit envoïé en diligence rassembler des batteaux, il fait passer la Riviere à sa troupe qui étoit déja diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Schullembourg étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La reputation de Schullembourg dependoit d'échaper au Roi de Suede, le Roi de son côté croioit sa gloire interessée à prendre Schullembourg & le reste de son

armée; il ne ne perd point de tems; il fait passer sa Cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermez entre cette Riviere de Parts, & le grand Fleuve de l'Oder qui prend sa source dans la Silesie, & qui est déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paroissoit inevitable: il essaïa encore de se tirer de cette extrêmité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la Fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un moulin qu'il remplit de Grenadiers, étoit à sa droite, un marais à sa gauche, il avoit un fossé devant lui, & son arriéregarde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce Fleuve; mais dès la veille il avoit commandé des radaux. Charles arrive, attaque aussi-tôt le moulin, persuadé qu'aprés l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le Fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discretion avec leur General. Cependant les radaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois hono-

honorerent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire: Aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de Schullembourg n'étoit guéres utile au Roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis; il se retira en Saxe, & fit réparer avec precipitation les fortifications de Dresde, craignant déja, non sans raison, pour la Capitale de ses Etats Héreditaires.

Charles XII. voïoit la Pologne soumise; ses Generaux à son exemple venoient de battre en Courlande plusieurs petits Corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne se montroient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuïent, & qui reparoissent pour fuir encore.

Par tout où se trouvoient les Suedois, ils se croioient sûrs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son Couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varsovie, & qui l'en avoit chassé, l'y rappella encore aux acla-

clamations d'une foule de Nobleſſe que le ſort des armes lui attachoit. Une Diéte y fut convoquée, tous les obſtacles y furent aplanis; il n'y eut que la Cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il étoit naturel qu'elle ſe déclarât pour le Roi Auguſte, qui de Proteſtant s'étoit fait Catholique pour monter ſur le trône, contre Staniſlas placé ſur le même trône par le grand ennemi de la Religion Catholique. Clement XI. alors Pape envoïa des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & ſur tout au Cardinal Primat, par leſquels il les menaçoit de l'excommunication s'il oſoient aſſiſter au Sacre de Staniſlas, & attenter en rien contre les droits du Roi Auguſte.

Le Primat retiré alors à Dantzik, étoit ſoupçonné d'avoir fait lui-même venir ces Brefs de Rome, pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiſer de ſes mains. Si ces Brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varſovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obéiſſent par foibleſſe, & que la plupart ne s'en prevaluſſent pour ſe rendre plus difficiles à meſure qu'ils ſeroient plus neceſſaires. On avoit donc pris toutes les precautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fuſſent reçues dans Varſovie. Un Franciſcain

ciſcain reçut ſecrettement les Brefs pour les delivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm; ce Prélat très attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit oſé ſe charger d'une telle piece. Le Franciſcain répondit, que c'étoit par l'ordre de ſon General. Staniſlas lui ordonna d'écouter deſormais les ordres de ſon Roi preferablement à ceux du General des Franciscains, & le fit ſortir dans le moment de la Ville.

Le même jour on publia un Placard du Roi de Suede, par lequel il étoit defendu à tous Eccleſiaſtiques Seculiers & Reguliers dans Varſovie, ſous des peines très griéves, de ſe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de ſûreté, il fit mettre des Gardes aux portes de tous les Prélats, & defendit qu'aucun Etranger entrât dans la ville. Il prenoit ſur lui ces petites ſeveritez, afin que Staniſlas ne fût point brouillé avec le Clergé à ſon avenement. Il diſoit qu'il ſe delasſoit de ſes fatigues Militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on ſe battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les

autres

autres Souverains avec des armes veritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la Cérémonie du Couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzik pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire: mais comme sa Politique étoit de ne jamais rien faire sans pretexte, il voulut préparer une excuse legitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de sa propre Maison. Le Magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content: il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi; & il se menageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste, Stanislas, & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son Païs dans une confusion affreuse; & comme les Politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le Sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4 Octobre 1705. dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner le Rois à Cracovie.

covie. Stanislas Leczinsky, & sa femme Charlotte Opalinska furent sacrez Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Leopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit cette Cérémonie *incognito*, comme il avoit vû l'élection : unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'osoit le troubler, que le Roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le Roi Auguste se retiroit dans ses Etats Héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement secouru Auguste en Pologne ; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui non seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la Discipline s'établissoit dans ses troupes : il avoit de bons Ingenieurs ; une artillerie bien servie ; beaucoup de bons Officiers : il sçavoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses Generaux avoient apris & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas : bien plus, il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suedois dans la Mer Balthique.

Fort

Fort de tous ces avantages dûs à ſon ſeul genie, & de l'abſence du Roi de Suede, il prit Narva d'aſſaut le 21. Août de l'année 1704. après un ſiége regulier ; & après avoir empêché qu'elle ne fût ſecourue par mer & par terre. Les Soldats maîtres de la ville coururent au pillage: ils s'abandonnerent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtez pour arrêter le deſordre & le maſſacre : il arracha lui-même des femmes des mains des ſoldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques Moſcovites qui n'écoutoient point ſes ordres. On montre encore à Narva dans l'hôtel de Ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant ; & on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux Citoïens qui s'y raſſemblerent. „ Ce n'eſt point du ſang „ des habitans que cette épée eſt teinte, „ mais de celui des Moſcovites, que j'ai „ répandu pour ſauver vos vies."

Le Czar aſpiroit à plus qu'à detruire des villes. Il en fondoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ſes nouvelles conquêtes. C'étoit la Ville de Petersbourg, dont il fit depuis ſa reſidence, & le centre de ſon Commerce. Elle eſt ſituée entre la Finlande & l'Ingrie,

grie, dans une Isle marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le Golfe de Finlande: lui-même traça le plan de la Ville, de la Forteresse, du Port, des Quais qui l'embellissent, & des Forts qui en défendent l'entrée. Cette Isle inculte & deserte, qui n'étoit qu'un amas de bouë pendant le court Eté de ces Climats, & dans l'Hiver qu'un étang glacé où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route, & des marais profonds; & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des Loups & des Ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit rassemblez de ses Etats. Les Païsans du Roïaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontieres de la Chine, furent transportez à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, secher des marais, élever des digues avant de jetter les fondemens de la ville. La Nature fut forcée par tout. Le Czar s'obstina à peupler un Païs qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes: ni les inondations qui ruïnerent ses ouvrages, ni la sterilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit perir deux cens mille hommes

dans ces commencemens, ne lui firent point changer de resolution. Il est difficile de prevoir si cette Colonie subsistera long-tems; mais la posterité sera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obstacles que la Nature, le genie des Peuples, & une guerre malheureuse, y aportoient. Petersbourg étoit déja une Ville en 1705. & son Port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur y attiroit les Etrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce Climat sauvage. Sur tout il avoit rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les Generaux Suedois qui battoient souvent ses troupes par tout ailleurs, n'avoient pû endommager cette Colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux Etats, tendoit toujours la main au Roi Auguste qui perdoit les siens; il lui persuade par le General Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conferer encore une fois avec lui sur l'Etat malheureux de ses affaires. Le Roi Auguste y vint avec quel-

quelques troupes, accompagné du General Schullembourg, que ſon paſſage de l'Oder avoit rendu illuſtre dans le Nord, & en qui il mettoit ſa derniere eſperance. Le Czar y arriva, faiſant marcher après lui une armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguſte detrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leur Païs aux troupes Moſcovites. Il fut reſolu que l'armée du Czar ſe diviſeroit en pluſieurs corps pour arrêter le Roi de Suede à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûë que le Roi Auguſte inſtitua l'Ordre de l'Aigle blanche, foible reſſource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'eſt Roi que de nom. La Conference des deux Rois finit d'une maniére extraordinaire. Le Czar partit ſoudainement & laiſſa ſes troupes à ſon Allié, pour courir éteindre lui-même une Rebellion dont il étoit menacé à Aſtracan. A peine étoit-il parti que le Roi Auguſte ordonna que Patkul fut arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il osât, contre le droit des gens & en apparence contre ſes

interêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protegeoit.

Tel étoit le nœud secret de cet évenement. Patkul proscrit en Suede pour avoir soutenu les Privileges de la Livonie sa Patrie, avoit été General du Roi Auguste ; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du General Flemming, Favori du Roi, plus imperieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors General & Ambassadeur auprès d'Auguste: c'étoit un esprit penetrant; il avoit demêlé que les vûes de Flemming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la Paix au Roi de Suede à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prevenir, & de menager un accommodement entre le Czar & la Suede. Le Chancelier évanta son projet, & obtint qu'on se saisît de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître : mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les cent mille Moscovites divisez en plusieurs petits corps,

corps, brûloient & ravageoient les terres des partisans de Stanislas, de l'autre Schullembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suedois dissipa ces deux Armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquerent les corps separez des Moscovites, l'un après l'autre; mais si vivement, qu'un General Moscovite étoit battu avant qu'il sçût la défaite de son Compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur; s'il se trouvoit une Riviere entre les Ennemis & lui, Charles XII. & ses Suedois la passoient à la nage : Un parti Suedois prit le bagage d'Auguste, où il y avoit deux cens mille Ecus d'argent monnoié: Stanislas saisit huit cens mille Ducats apartenans au Prince Menzikoff General Moscovite. Charles à la tête de sa Cavalerie faisoit souvent trente lieues en vingt-quatre heures, chaque Cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantez & reduits à un petit nombre, fuïoient en desordre au-delà du Boristhene.

Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fonds de la Lithuanie, Schullembourg repassa enfin l'Oder, & vint

la tête de vingt mille Hommes presenter la bataille au grand Maréchal Renchild, qui passoit pour le meilleur General de Charles XII. & que l'on appelloit le Parmenion de l'Alexandre du Nord. Ces deux Illustres Generaux qui sembloient participer à la Destinée de leurs Maîtres, se rencontrerent assez près de Punits dans un lieu nommé Frawenstad, territoire déja fatal aux troupes d'Auguste. Renchild n'avoit que treize Bataillons & vingt-deux Escadrons qui faisoient en tout près de dix mille Hommes: Schullembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son Armée un Corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-tems disciplinez en Saxe, sur lesquels on comptoit comme sur des Soldats aguerris, qui joignoient la ferocité Russienne à la discipline Allemande. Cette Bataille de Frawenstad se donna le 12. Février 1706. mais ce même General Schullembourg qui avec quatre mille Hommes avoit en quelque façon troublé la fortune du Roi de Suede, succomba sous celle du General Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne resisterent pas un moment, les Moscovites jetterent leurs armes dès qu'ils virent les Suedois,

Suedois; l'épouvante fut ſi ſubite, & le deſordre ſi grand, que le vainqueurs trouverent ſur le champ de bataille ſept mille fuſils tous chargez qu'on avoit jettez à terre ſans tirer. Jamais deroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteuſe; & cependant jamais General n'avoit fait une ſi belle diſpoſition que Schullembourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suedois, qui virent en cette journée combien la Prudence humaine eſt peu maitreſſe des évenemens.

Parmi les Priſonniers il ſe trouva un Regiment entier de François: ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuſe Bataille de Hocſted ſi funeſte à la grandeur de Louïs XIV. Ils avoient paſſé depuis au ſervice du Roi Auguſte, qui en avoit fait un Regiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la Maiſon de Joyeuſe. Le Colonel fut tué à la premiere ou plûtôt à la ſeule charge des Suedois: le Regiment tout entier fut fait priſonnier de guerre. Dès le jour même ces François demanderent à ſervir Charles XII. & ils furent reçus à ſon ſervice par une deſtinée ſinguliere qui les reſervoit à chan-

ger encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moſcovites, ils demanderent la vie à genoux: mais Renchild les fit maſſacrer inhumainement plus de ſix heures après le combat, pour punir ſur eux les violences de leurs Compatriotes, & pour ſe debarraſſer de ces Priſonniers dont il n'eût ſçû que faire.

Le Roi en revenant de Lithuanie aprit cette nouvelle victoire: mais la ſatisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalouſie: il ne put s'empêcher de dire: *Renchild ne voudra plus faire comparaiſon avec moi.*

Auguſte ſe vit alors ſans reſſources; il ne lui reſtoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux Regimens Moſcovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par leſquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur: mais ſon malheur fut au comble, quand il ſçut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La Diéte de Ratisbonne qui repreſente l'Empire; mais dont les reſolutions ſont ſouvent auſſi infructueuſes que ſolemnelles, déclara le Roi de Suede ennemi de l'Empire, s'il paſſoit au-delà de l'Oder avec ſon armée: cela même le déter-

termina à venir plûtôt en Allemagne.

A ſon aproche les Villages furent deſerts; les habitans fuïoient de tous côtez. Charles en uſa alors comme à Coppenhague : il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la Paix ; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui païeroient les contributions qu'il ordonneroit, ſeroient traitez comme ſes propres Sujets, & les autres pourſuivis ſans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on ſçavoit n'avoir jamais manqué à ſa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartez. Il choiſit ſon Camp à Alranſtad près de la campagne de Lutſen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Guſtave-Adolphe : il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu : „ J'ai tâché, dit il, de vivre „ comme lui, Dieu m'accordera peut-„ être un jour une mort auſſi glorieu-„ ſe. „

De ce Camp il ordonna aux Etats de Saxe de s'aſſembler, & de lui envoïer ſans délai les Regiſtres des Finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, & qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvoit fournir ; il la

taxa à six cens vingt-cinq mille Rixdalles par mois. Outre cette contribution, le Saxons furent obligez de fournir à chaque Soldat Suedois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bierre, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la Cavalerie. Les contributions ainsi reglées le Roi établit une nouvelle Police pour garantir les Saxons des insultes de ses Soldats: il ordonna dans toutes les Villes où il mit Garnison, que chaque hôte chez qui les Soldats logeroient, donneroit des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le Soldat n'auroit point sa paie. Des Inspecteurs alloient de plus tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suedois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline severe vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les Villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier signal. Les Suedois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observerent en Saxe; & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y com-

commirent : contradictions qui feroient impossibles à concilier, si l'on ne favoit combien les hommes voient differemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits ; & que les vaincus ne prissent les plus legeres lesions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leipsic, un Païsan Saxon vint se jetter à ses pieds pour lui demander justice d'un Grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le Soldat : Est-il vrai, dit-il, d'un visage severe, que vous avez volé cet homme ? Sire, dit le Soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Vôtre Majeste en a fait à son Maître ; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un Dindon. Le Roi donna dix ducats de sa main au Païsan, & pardonna au Soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un Royaume au Roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.

La grande Foire de Leipsic se tint comme à l'ordinaire : les Marchands y vinrent avec une sûreté entiere ; on ne vit pas un Soldat Suedois dans la Foire : on

on eut dit que l'Armée du Roi de Suede n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du Païs. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquilité aussi profonde que dans Stockholm.

Le Roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son Roïaume & de son Electorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la Paix. Il chargea en secret le Baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec Monsieur Finsten Referendaire du Conseil privé; il leur donna à tous deux ses Pleins Pouvoirs, & son Blanc signé. *Allez*, leur dit il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes.* Il étoit reduit à la necessité de cacher ses demarches pour la Paix, & de ne recourir à la mediation d'aucun Prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec raison que le dangereux Allié qu'il abandonnoit, ne se vangeât sur lui de sa soumission au Vainqueur. Ses deux Plenipotentiaires arrivérent de nuit au Camp de Charles XII. ils eurent une Audience secrette. Le Roi lut la lettre. « Messieurs, dit-il aux Ple-
» nipotentiaires, vous aurez dans un mo-
» ment

„ ment ma réponse. „ Il se retira aussitôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit:

JE consens de donner la Paix aux conditions suivantes, ausquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le Roi Auguste renonce pour jamais à la Couronne de Pologne, qu'il reconnoisse Stanislas pour legitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres Traitez, & particulierement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon Camp les Princes Sobiesky, & tous les Prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les deserteurs qui ont passé à son service, & nommement Jean Patkul, & qu'il cesse toute procedure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les Plenipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantez de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art

d'art qu'on peut emploier quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suede. Ils eurent plusieurs conferences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon: Telle est la volonté du Roi mon Maître; il ne change jamais ses resolutions.

Tandis que cette Paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & traiter avec son Vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff Generalissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxones qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on decouvrît sa Négociation. Il se voïoit en même tems detrôné par son Ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son Allié. Dans cette circonstance delicate, l'armée se trouva en presence d'un des Generaux Suedois

nommé

nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Posnanie. Le Prince Menzikoff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi très-embarrassé differa sous divers pretextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suedois dans l'armée de Meyerfeld; & c'en étoit assez pour rendre l'évenement douteux. Donner bataille aux Suedois pendant les Négociations, & la perdre, c'étoit creuser l'abîme où il étoit; il prit le parti d'envoïer un homme de confiance au General ennemi, pour lui donner part du secret de la Paix, & l'avertir de se retirer: mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le General Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un piége pour l'intimider; & sur cela seul il se resolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suedois en bataille rangée pour la premiere fois. Cette victoire que le Roi Auguste remporta presque malgré lui fut complette: il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa Capitale, Ville alors demantelée & ruinée, prête à recevoir le Vainqueur quel qu'il fût, & à recon-

noître le plus fort pour ſon Roi. Il fut tenté de ſaiſir ce moment de proſperité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suede avec l'armée Moſcovite. Mais aïant reflechi que Charles XII étoit à la tête d'une armée Suedoiſe, juſqu'alors invincible ; que les Moſcovites l'abandonneroient au premier bruit de ſon Traité commencé ; que la Saxe, ſon Païs hereditaire, déja épuiſée d'argent & d'hommes ſeroit ravagée également par les Suedois ; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le ſecourir ; qu'il demeureroit ſans Etats, ſans argent, ſans amis, il conçut qu'il falloit flêchir ſous la Loi qu'impoſoit le Roi de Suede. Cette Loi ne devint que plus dure, quand Charles eut apris que le Roi Auguſte avoit attaqué ſes troupes pendant la Négociation. Sa colere & le plaiſir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible ſur tous les Articles du Traité. Ainſi la victoire du Roi Auguſte ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe, ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varſovie, lorſque Finſten, l'un de ſes Plenipotentiaires, arriva de Saxe avec ce

ce Traité de paix qui lui ôtoit la Couronne. Auguste hesita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine esperance que sa presence pourroit flêchir le Roi de Suede, & que son ennemi se souviendroit peut être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la premiere fois dans un lieu nommé Gutersdorf au Quartier du Comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en grosses bottes, aïant pour cravatte un tafetas noir qui lui serroit le col: son habit étoit comme à l'ordinaire d'un gros drap bleu avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit servi à la bataille de Narva, & sur le pommeau de laquelle il s'apuïoit souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au Roi Auguste, qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une Couronne à l'autre. Auguste sur tout parloit avec un air de complaisance, & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoutumez aux grandes affaires, sçavent prendre au milieu des mortifications les

plus cruelles. Les deux Rois dînerent depuis plusieurs fois ensemble. Charles affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste: mais loin de relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures: il voulut que le Roi Electeur, non-seulement envoïât à Stanislas les Pierreries & les Archives de la Couronne; mais encore qu'il lui écrivît une lettre de felicitation sur son avenement. Il insista sur tout qu'on lui livrât sans differer le General Patkul. Auguste fut donc forcé d'écrire à son Rival la lettre suivante.

MONSIEUR ET FRERE,

Comme je dois avoir des égards pour les prieres du Roi de Suede, je ne puis m'empêcher de feliciter Vôtre Majesté sur son avenement à la Couronne, quoique peut-être le Traité avantageux que le Roi de Suede vient de conclure pour Votre Majesté, m'eût dû dispenser de ce commerce; toutefois je felicite Votre Majesté, priant Dieu que vos Sujets vous soient plus fidéles qu'ils ne me l'ont été.

AUGUSTE, Roi.

A Leipsic 8. *Avril* 1707.

Stanislas répondit:

MON-

MONSIEUR ET FRERE,

La correſpondance de Votre Majeſté eſt une nouvelle obligation que j'ai au Roi de Suede: je ſuis ſenſible, comme je le dois, aux complimens que vous me faites ſur mon avenement; j'eſpere que mes Sujets n'auront point lieu de me manquer de fidelité, puiſque j'obſerverai les Loix du Roïaume.

STANISLAS, Roi de Pologne.

Le Roi Stanislas vint lui-même à Leipſic: il y rencontra un jour le Roi Auguſte; mais ces Princes ſe faluerent ſans ſe parler. C'étoit le comble du triomphe de Charles XII. de voir dans ſa Cour deux Rois, dont l'un étoit couronné, & l'autre detrôné par ſes armes.

Il fallut qu'Auguſte ordonnât lui-même à tous ſes Officiers de Magiſtrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fît effacer des prieres publiques, ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky: ces Princes au ſortir de leur priſon refuſerent de le voir; mais le Sacrifice de Patkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit

hautement comme son Ambassadeur; de l'autre le Roi de Suede exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le Chateau de Konisting en Saxe. Le Roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII. & son honneur en même tems. Il envoïa des Gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suedoises; mais auparavant il envoïa au Gouverneur de Konisting, un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sachant que Patkul étoit très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le Prisonnier comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du Roi Auguste, refusa de païer ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les Gardes commandez pour saisir le Prisonnier arriverent, & le livrerent immediatement à quatre Capitaines Suedois qui l'emmenerent d'abord au quartier general d'Alrandstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit Ambassadeur du Czar; & se souvenant

nant ſeulement qu'il étoit né ſon Sujet, ordonna au Conſeil de guerre de le juger avec la derniere rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, ſans lui aprendre le genre du ſuplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles ſe trouvant ſeul avec un Prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoûtenu par la gloire, ni par la colere, uniques ſources de l'intrepidité des hommes, repandit amerement des larmes dans le ſein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'Enſilden, qui avoit de la naiſſance, du merite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouſer à peu près dans le tems même qu'on le livra au ſuplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſurer qu'il mouroit plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſuplice, & qu'il vit les roues & les pieux dreſſez, il tomba dans des convulſions de fraieur, & ſe rejetta dans les bras du Miniſtre qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un Officier Suedois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles:

„ On fait ſçavoir que l'ordre très-
„ exprès de Sa Majeſté, notre Seigneur
„ très-clement, eſt que cet homme qui
„ eſt traître à la Patrie, ſoit roué & é-
„ cartelé pour reparation de ſes crimes,
„ & pour l'exemple des autres. Que
„ chacun ſe donne de garde de la trahi-
„ ſon, & ſerve ſon Roi fidelement. „ A
ces mots de *Prince très-clement*. Quelle clemence, dit Patkul, & à ceux de *traître à la patrie*. Hélas, dit il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſuplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi perit l'infortuné Jean-Reinold Patkul, Ambaſſadeur & General de l'Empereur de Moſcovie.

Ceux qui ne voioient en lui qu'un Sujet revolté contre ſon Roi, diſoient qu'il avoit merité la mort; ceux qui le regardoient comme un Livonien né dans une Province, laquelle avoit des Privileges à defendre, & qui ſe ſouvenoient qu'il n'étoit ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les Droits, l'appelloient le Martyr de la liberté de ſon Païs. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambaſſadeur du Czar devoit rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul Roi de Suede élevé dans les principes du Deſpotiſme,

crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupez en quartiers resterent exposez sur des poteaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la necessité où il avoit été reduit à Alrandstad: on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en presence de l'Envoié de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre; Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa memoire, & sans que personne de ceux qui étoient presens, osât parler sur un sujet si delicat & si triste.

Charles gardoit le même traitement au General Flemming, Favori, & depuis Premier Ministre du Roi Auguste. Flemming étoit né dans la Pomeranie Suedoise; & quoique dés son enfance il eût été attaché à l'Electeur de Saxe, Charles le regardoit toujours comme son sujet: il demanda long-tems qu'il lui fût livré, Flemming qui voioit son maître hors d'état de rien refuser, prit le parti de se retirer en Prusse. de-là il écrivit au Roi Stanislas, avec lequel il avoit été lié en Pologne,

ne, pour le ſuplier d'obtenir du Roi de Suede qu'il ceſsât cette proſcription contre lui. Staniſlas en parla avec chaleur; il reitera ſes prieres huit jours de ſuite, ſans pouvoir rien obtenir; enfin il ſe jetta preſque aux pieds de Charles qui lui dit: Mon Frere, vous le voulez, je vous donne ſa vie; mais ſouvenez-vous que vous vous en repentirez un jour En effet Flemming ſervit depuis ſon Maître contre le Roi Staniſlas, beaucoup trop au delà de ſon devoir.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel, Officier dans les troupes Saxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stockolm par arrêt du Senat: mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette difference de ſuplices dans le même cas, faiſoit trop voir que Charles en faiſant perir Patkul d'une mort ſi cruelle, avoit plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoiqu'il en ſoit, Paikel après ſa condamnation, fit propoſer au Senat de donner au Roi le ſecret de faire de l'or ſi on vouloit lui pardonner: il fit faire l'experience de ſon ſecret dans la priſon en preſence du Colonel Hamilton & des Magiſtrats de la Ville; & ſoit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, ſoit qu'il n'eût

n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vrai-semblable; on porta à la Monnoïe de Stockolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'experience; & on en fit au Senat un raport si juridique, & qui parut si important, que la Reine aïeule de Charles ordonna de suspendre l'execution jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoïât ses ordres à Stockolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses Amis la grace du Criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'interêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croïoit le secret possible. Le Roi Auguste qui en fut informé dit: Je ne m'étonne pas que le Roi de Suede ait tant d'indifference pour la pierre philosophale: il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eut apris l'étrange Paix que le Roi Auguste, malgré leurs Traitez, avoit concluë à Alrandstad; & que Patkul, son Ambassadeur Plenipotentiaire avoit été livré au Roi de Suede au mepris des Loix des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe: il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats Generaux des Provinces-Unies: il

appelloit lâcheté & perfidie la necessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur mediation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prevenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la Paix d'Alrandstad une garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suede. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugerent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons Offices en sa faveur, & qui ne fît voir combien peu un Sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de represailles envers les Officiers Suedois prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suede, que de Suedois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir. Levenhaupt, General du Roi de Suede, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un Païs sans forteresses & plein de factions. Stanislas étoit au Camp de Charles XII. L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes: il les separe en plusieurs corps, & marche avec un Camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y avoit point de Garnison Suedoise. Toutes les Villes de Pologne sont à celui qui se presente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Leopold, telle à peu près que celle qui avoit detrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primat nommé par Auguste convoqua l'Assemblée de Leopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnez par la Paix d'Alrandstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnez. On y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut

peu

peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, ſans qu'on eût pû dire quel eût été le veritable.

Pendant les conferences de Leopold, le Czar, lié d'interêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suede, obtint ſecrettement qu'on lui envoïât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter conſiderablement ſes forces, en aportant avec eux la diſcipline & l'experience. Il les engageoit à ſon ſervice par des liberalitez; & pour mieux encourager ſes propres troupes, il donna ſon portrait enrichi de diamans aux Officiers Generaux & aux Colonels qui avoient combattu à la Bataille de Caliſh: les Officiers ſubalternes eurent des Medailles d'or; les ſimples Soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la Victoire de Caliſh furent tous frapez dans ſa nouvelle Ville de Petersbourg, où les arts fleuriſſoient à meſure qu'il aprenoit à ſes troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confuſion, la multiplicité de factions, les ravages continuels en Pologne, empêcherent la Diéte de Leopold de prendre aucune reſolution. Le Czar la fit transferer à Lublin. Le changement de lieu

lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'Assemblée se contenta de ne reconnoître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux : mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces deliberations inutiles, le parti des Princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste, les nouveaux Sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, & achevoient la ruine de leur Païs. Les troupes Suedoises, commandées par Levenhaupt, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient tous les troupes Moscovites. Ils bruloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également, amis & ennemis; on ne voïoit que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonois dépouillez de tout, qui detestoient également, & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Stanislas partit d'Alrandstad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le General Renchild, seize Regimens Suedois, & beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnoître

noître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes qui faisoit mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits, son extrême affabilité lui reunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue. Son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un Païs que ses troupes avoient desolé, se retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ses Corps d'armée, & où il devoit établir des magazins. Cette retraite laissa le Roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats, étoit le Comte Siniawsky, grand General de la Couronne, de la nomination du Roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers Parti : il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être Chef de Parti, ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guéres d'autre solde que la liberté de piller impunement leur propre Païs Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en

en souffroient, se donnerent bien-tôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suede recevoit alors dans son Camp d'Alrandstad, les Ambassadeurs de presque tous les Princes de la Chrêtienté. Les uns venoient le suplier de quitter les terres de l'Empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné sees armes contre l'Empereur: le bruit même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs, vint le fameux Jean Duc de Marlborough, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'ai jamais assiegé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit Courtisan, dans le Parlement un Chef de Parti, dans les Païs étrangers le plus habile Négociateur de son siécle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secretaire des Etats Generaux, Fagel, homme d'un très-grand merite, que plus d'une fois les Etats Generaux aïant resolu de s'opposer à ce que le Duc de Marlborough devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en François, langue dans

dans laquelle il s'exprimoit très-mal, & les persuadoit tous.

Il soutenoit avec le Prince Eugene, Compagnon de ses victoires, & avec Heinsius grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliez contre la France. Il sçavoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur; qu'il étoit sollicité secrettement par les François, & que si ce Conquerant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliez seroient opprimez.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliez. Mais le Duc de Marlborough ne croioit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son interêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suede.

Dès qu'il fut arrivé à Leipsic, où Charles étoit alors, il s'adressa secrettement, non pas au Comte Piper Premier Ministre, mais au Baron de Görtz, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il dit à Görtz que le dessein des Alliez étoit de proposer bien-tôt au Roi de Suede d'être Mediateur une seconde

ſeconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainſi dans l'eſperance de découvrir par la réponſe de Görtz les intentions du Roi, & parce qu'il eut mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Enſuite il eut ſon Audience publique à Leipſic.

En abordant le Roi il lui dit en François, qu'il s'eſtimeroit heureux de pouvoir apprendre ſous ſes ordres ce qui lui reſtoit à ſavoir dans l'art de la guerre. Puis il eut en particulier une Audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en Allemand & le Duc en François. Celui-ci qui ne ſe hâtoit jamais de faire ſes propoſitions, & qui avoit par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de penetrer les rapports qui ſont entre leurs plus ſecrettes penſées, & leurs actions, leurs geſtes, leurs diſcours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de Guerre en General, il crut appercevoir dans Charles XII. une averſion naturelle pour la France; il remarqua qu'il ſe plaiſoit à parler des Conquêtes des Alliez. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom, malgré la moderation de cette conference. Il apperçut de plus ſur une table une carte de

Moſcovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le veritable deſſein du Roi de Suede & ſa ſeule ambition, étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que ſi ce Prince reſtoit en Saxe, c'étoit pour impoſer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il ſavoit bien que l'Empereur ne reſiſteroit pas, & qu'ainſi les affaires ſe termineroient aiſément. Il laiſſa Charles XII. à ſon penchant naturel, & ſatisfait de l'avoir penetré, ne lui fit aucune propoſition.

Comme peu de Négociations s'achevent ſans argent, & qu'on voit quelquefois des Miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de Marlborough n'avoit réüſſi auprès du Roi de Suede qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au Comte Piper; & la memoire de ce Suedois en eſt reſtée fletrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté autant qu'il m'a été poſſible à la ſource de ce bruit, j'ai ſû que Piper avoit reçu un preſent mediocre de l'Empereur, par les mains du Comte de Wratiſlau, avec le conſentement du Roi ſon Maître, & rien du Duc de Marlborough. De plus, le Comte Piper qui ſentoit qu'on

qu'on pourroit lui imputer un jour les demarches de ſon Roi ſi elles devenoient malheureuſes, envoïa au Senat de Suede ſon avis cacheté pour être ouvert après ſa mort. Cet avis étoit que Charles devoit affermir en Pologne le trône de Staniſlas, & accepter enſuite la Médiation entre la France & les Alliez, avant d'aller s'engager dans la Moſcovie. Il eſt vrai que Piper pouvoit en même tems conſeiller à ſon Maître cette expedition dangereuſe, & vouloir s'en diſculper devant la Poſterité ; mais auſſi il eſt certain que Charles étoit inflexible dans le deſſein d'aller détrôner l'Empereur des Ruſſes, qu'il ne recevoit alors conſeil de perſonne, & qu'il n'avoit pas beſoin des avis du Comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowits une vengeance qu'il cherchoit depuis ſi longtems.

Enfin ce qui acheve de juſtifier ce Miniſtre, c'eſt l'honneur rendu longtems après à ſa memoire par Charles XII. qui aïant apris que Piper étoit mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps à Stockolm, & lui ordonna à ſes dépens des Obſeques magnifiques.

Le Roi qui n'avoit point encore éprouvé de revers ni même de retarde-

ment dans ses succès, croïoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'eriger en arbitre de l'Europe, mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Comte Zobor Chambellan de cet Empereur, avoit prononcé quelques paroles peu respectueuses pour le Roi de Suede en presence de l'Ambassadeur Suedois à Vienne; l'Empereur en avoit fait justice, quoiqu'à regret, en bannissant le Comte. Le Roi de Suede ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le Comte Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de flêchir, on mit le Comte entre les mains du Roi qui le renvoïa après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les Loix des Nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moscovites, qui aïant échapé à ses armes, avoient fui jusques sur les Terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne consentît à cette étrange demande; & si l'Envoïé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrez à leurs ennemis.

La troisiéme & la derniere de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le Protecteur des Sujets Protestans de l'Empereur en Silesie, Province apartenante à la Maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertez & des Privileges établis à la verité par les Traitez de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludez par ceux de Ryswyk. L'Empereur, qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Lutheriens de Silesie eurent plus de cent Eglises, que les Catholiques furent obligez de leur ceder par ce Traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assuroit la fortune du Roi de Suede, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des Loix.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'appelloit Joseph: il étoit Fils aîné de Leopold, & Frere du sage Empereur Charles VI. qui lui succeda depuis. L'Internonce du Pape qui residoit alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait ceder l'interêt de sa propre Religion à

ceux des Heretiques. Vous êtes bienheureux, lui répondit l'Empereur en riant, que le Roi de Suede ne m'ait pas proposé de me faire Lutherien: car s'il l'avoit voulu, je ne sai pas ce que j'aurois fait.

Le Comte de Wratiſlau, ſon Ambaſſadeur auprès de Charles XII. aporta à Leipſic le Traité en faveur des Sileſiens, ſigné de la main de ſon Maître. Alors Charles dit qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur; cependant il ne fut pas ſans dépit que Rome l'eût traverſé autant qu'elle l'avoit pû. Il regardoit avec mepris la foibleſſe de cette Cour, qui aïant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irreconciliable, eſt toujours en defiance de l'autre, & ne ſoutient ſon credit que par l'habileté des Négociations: cependant il ſongeoit à ſe vanger d'elle. Il dit au Comte de Wratiſlau, que les Suedois avoient autrefois ſubjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas degeneré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la Reine Chriſtine avoit laiſſez à Rome. On ne ſait juſqu'où ce jeune Conquerant eût porté ſes reſſentimens & ſes armes, ſi la Fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paroiſſoit alors impoſſible: il avoit même

même envoïé secrettement plusieurs Officiers en Asie, & jusques dans l'Egypte, pour lever le plan des Villes, & s'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pû renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus vertueux; & les Suedois valoient peut-être mieux que les Macedoniens: mais de pareils projets qui sont traitez de divins quand ils réussissent, ne sont regardez que comme des chiméres quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultez étant aplanies, toutes ses volontez executées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protegé sa Religion Lutherienne au milieu des Catholiques, detrôné un Roi, couronné un autre, se voïant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les delices de la Saxe, où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levoit à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne bûvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, & ne connois-

ſoit d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suedois ne ſavoient point encore où le Roi vouloit les mener. On ſe doutoit ſeulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moſcou. Il ordonna quelques jours avant ſon départ à ſon grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipſic... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ſes projets, il ajouta en riant, juſqu'à toutes les Capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liſte de toutes ces routes, à la tête deſquelles il avoit affecté de mettre en groſſes lettres, *Route de Leipſic à Stockolm.* La plupart des Suedois n'aſpiroient qu'à y retourner; mais le Roi étoit bien éloigné de ſonger à leur faire revoir leur patrie. „Monſieur „ le Maréchal, dit-il, je vois bien où „ vous voudriez me mener; mais nous ne „ retournerons pas à Stockolm ſi-tôt."

L'armée étoit déja en marche, & paſſoit auprès de Dreſde: Charles étoit à la tête, courant toujours ſelon ſa coutume deux ou trois cens pas devant ſes gardes. On le perdit tout d'un coup de vûë: quelques Officiers s'avancerent à bride abbatue pour ſavoir où il pouvoit être; on

on courut de tous côtez; on ne le trouva point: l'allarme eſt en un moment dans toute l'armée: on fait halte; les Generaux s'aſſemblent: on étoit déja dans la conſternation: on apprit enfin d'un Saxon qui paſſoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en paſſant ſi près de Dreſde, d'aller rendre une viſite au Roi Auguſte: il étoit entré à cheval dans la Ville, ſuivi de trois ou quatre Officiers Generaux, & avoit été droit decendre au Palais. Il monta juſques dans l'appartement de l'Electeur, avant que la bruit ſe fût repandu qu'il étoit dans la ville. Le General Flemming aiant vû de loin le Roi de Suede, n'eut que le tems de courir avertir ſon Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occaſion pareille, s'étoit déja preſenté à l'idée du Miniſtre: il en parloit à Auguſte; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguſte eût eu même le tems de revenir de ſa ſurpriſe. Il étoit malade alors, & en robe de chambre: il s'habilla en hâte. Charles dejeuna avec lui comme un voïageur qui vient prendre congé de ſon ami; enſuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il emploïa à les parcourir, un Livo-

nien proſcrit en Suede, qui ſervoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occaſion plus favorable d'obtenir ſa grace, il conjura le Roi Auguſte de la demander à Charles ; bien ſûr que ce Roi ne refuſeroit pas cette legere condeſcendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguſte ſe chargea aiſément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suede, & s'entretenoit avec Hord General Suedois. Je crois, lui dit il en ſouriant, que votre Maître ne me refuſera pas. Vous ne le connoiſſez pas, repartit le General Hord, il vous refuſera plutôt ici que par tout ailleurs. Auguſte ne laiſſa pas de demander au Roi en termes preſſans, la grace du Livonien. Charles la refuſa d'une maniere à ne ſe la pas faire demander une ſeconde fois. Après avoir paſſé quelques heures dans cette étrange viſite, il embraſſa le Roi Auguſte, & partit. Il trouva en rejoignant ſon armée, tous ſes Generaux aſſemblez en conſeil de guerre ; il leur en demanda la cauſe. Le General Renchild lui dit, qu'il comptoit aſſiéger Dreſde en cas qu'on eût retenu Sa Majeſté priſonniere. Bon, dit le Roi, on n'oſeroit, on n'oſeroit. Le lende-

lendemain, ſur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Auguſte tenoit Conſeil extraordinaire à Dreſde; vous verrez, dit Renchild, qu'ils deliberent ſur ce qu'ils devoient faire hier.

Fin du troiſiéme Livre.



A R.

ARGUMENT
DU
LIVRE QUATRIEME.

CHarles quitte la Saxe: pourſuit le Czar: s'enſonce dans l'Ukraine: ſes pertes, ſa bleſſure: bataille de Pultowa: ſuites de cette bataille: Charles reduit à fuir en Turquie: ſa reception en Beſſarabie.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.



CHARLES partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une armée de quarante trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent ; & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque

Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-seulement tous les Regimens étoient complets, mais il y avoit dans chaque Compagnie plusieurs surnumeraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le Comte Levenhaupt, l'un de ses meilleurs Generaux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes : il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venoient de Suede. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût detrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti auquel le Roi Auguste sembloit avoir renoncé : ses troupes divisées en plusieurs corps, fuïoient de tous côtez au premier bruit de l'aproche du Roi de Suede. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Generaux de ne jamais attendre ce Conquerant avec des forces inegales.

Le Roi de Suede au milieu de sa marche victorieuse, reçut une Ambassade solemnelle de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son Audience au quartier du Comte Piper ; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les Cérémonies d'éclat. Il soutenoit la

dignité

dignité de ſon Maître par des dehors magnifiques; & le Roi toujours plus mal logé, plus mal ſervi, & plus ſimplement vêtu que le moindre Officier de ſon Armée, diſoit que ſon Palais étoit le quartier de Piper. L'Ambaſſadeur Turc preſenta à Charles cent Soldats Suedois, qui aïant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avoient été rachetez par le Grand Seigneur; & que cet Empereur envoïoit au Roi comme le preſent le plus agreable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane pretendît rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan ennemi naturel des Empereurs de Moſcovie & d'Allemagne vouloit ſe fortifier contr'eux de l'amitié de la Suede & de l'alliance de la Pologne. L'Ambaſſadeur complimenta Staniſlas ſur ſon avenement: ainſi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le tems eût affermi ſur ſa tête cette Couronne qu'une diſgrace pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut-il donné Audience à l'Ambaſſadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moſcovites.

Le

Le Czar étoit ſorti de Pologne, & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la Guerre: ce Païs ouvert de toutes parts, n'aïant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laiſſoit aux Moſcovites la liberté de reparoître ſouvent au même endroit où ils avoient été battus; & même de penetrer dans le Païs auſſi avant que le vainqueur. Pendant le ſejour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé juſqu'à Leopold, à l'extrêmité meridionale de Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie à cent lieues de Leopold.

Charles laiſſa en Pologne Staniſlas, qui aſſiſté de dix mille Suedois & de ſes nouveaux ſujets, avoit à conſerver ſon Roïaume contre les ennemis étrangers & domeſtiques; pour lui il ſe mit à la tête de ſa Cavalerie, & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déja paſſé le Niemen à deux lieues de la ville; & le Czar ne ſavoit encore rien de ſa marche. A la premiere nouvelle que les Suedois arrivent, le Czar ſort par la porte du Nord; & Charles entre par celle qui eſt au Midi. Le Roi n'avoit avec lui que ſix cens Gardes, le reſte n'avoit pu le ſuivre.

Le

Le Czar fuioit avec plus de deux mille hommes dans l'opinion que toute une armée entroit dans Grodno. Il aprend le jour même par un transfuge Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à six cens hommes, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore eloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il detache quinze cens chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le Roi de Suede dans la Ville. Les quinze cens Moscovites arriverent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la premiere garde Suedoise sans être reconnus. Trente hommes composoient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cens hommes. Le Roi qui étoit à l'autre bout de la ville accourut bien-tôt avec le reste de ses six cens gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les Corps Moscovites repandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontiéres de la Moscovie où étoit leur rendez-vous. Les Suedois que le Roi partagea aussi en divers Corps, ne cesserent de les suivre pendant plus

de trente lieues de chemin. Ceux qui fuïoient & ceux qui pourſuivoient, faiſoient des marches forcées preſque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avoit déja long-tems que toutes les ſaiſons étoient devenues égales pour les Soldats de Charles, & pour ceux du Czar: la ſeule terreur qu'inſpiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la difference entre les Moſcovites & les Suedois.

Depuis Grodno juſqu'au Boriſthene, en tirant vers l'Orient, ce ne ſont que des marais, des deſerts, des montagnes, des forêts immenſes; dans les endroits qui ſont cultivez, on ne trouve point de vivres; les Païſans enfouiſſent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conſerver: il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magaſins ſouterrains. Les Moſcovites & les Suedois ſe ſervirent tour à tour de ces proviſions; mais on n'en trouvoit pas toujours, & elles n'étoient pas ſuffiſantes.

Le Roi de Suede qui avoit prevû ces extrêmitez, avoit fait apporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon armée: rien ne l'arrêtoit dans ſa marche. Après qu'il eut traverſé la forêt de Minsky, où il fallut

fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son Bagage, il se trouva le 25. Juin 1708. devant la riviere de Berezine, vis-à-vis Borislou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suedois de passer la riviere. Charles posta quelques Regimens sur le bord de la Berezine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avoit voulu tenter le passage à la vûë de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la riviere: il y fait jetter un pont, passe sur le ventre à un Corps de trois mille hommes qui defendoit ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas, ils decamperent, & se retirerent vers le Boristhene, gâtant tous les chemins & detruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suedois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhene. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchez dans un lieu nommé Hollosin, derriere un marais auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une

riviere. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son Infanterie fût arrivé; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied, il traverse la riviere & le marais, aïant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa Cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnez qu'aucune barriere ne pût les defendre, furent enfoncez en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la Cavalerie Suedoise.

Cette Cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suedois nommé Gullenstiern qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher; il le força à prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son Infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit essuïé les plus grands dangers, & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la memoire par une medaille où on lisoit d'un côté: *Silvæ, paludes, aggeres, hostes victi.* Et de l'autre: *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les

Les Moſcovites chaſſez par tout, repaſſerent le Boriſthene qui ſepare les Etats de la Pologne de leur Païs. Charles ne tarda pas à les pourſuivre ; il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou derniere ville de la Pologne, qui apartient tantôt aux Polonois, tantôt aux Czars ; Deſtinée commune aux Places frontiéres.

Le Czar qui vit alors ſon Empire où il venoit de faire naître les arts & le commerce, en proïe à une guerre capable de renverſer en peu tous ſes grands deſſeins, & peut-être ſon trône, ſongea à parler de paix : il fit hazarder quelques propoſitions par un Gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suede. Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leurs Capitales, répondit ſimplement : *Je traiterai avec le Czar à Moſcou.* Quand on raporta au Czar cette réponſe hautaine : " Mon frere „ Charles, dit-il, pretend faire toujours „ l'Alexandre : mais je me flatte qu'il ne „ trouvera pas en moi un Darius. „

De Mohilou, place où le Roi traverſa le Boriſthene, ſi vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours ſur les frontiéres de Pologne & de Moſcovie, vous trouvez à trente lieues le Païs de

Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou : le Roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arriere-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suedoise. L'avantage demeuroit presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affoiblissoient à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708 le Roi attaqua auprès de Smolensko un Corps de dix mille hommes de Cavalerie & de six mille Calmowks.

Ces Calmowks sont de Tartares qui habitent entre le Roïaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarcande, Païs des Tartares Usbeks, & Patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le Païs des Calmowks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui separent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un empire absolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmowks dans les

les troupes de Moſcovie. Le Czar étoit même parvenu à les diſcipliner comme le reſte de ſes ſoldats.

Le Roi fondit ſur cette armée n'aïant avec lui que ſix regimens de Cavalerie, & quatre mille Fantaſſins. Il enfonça d'abord les Moſcovites à la tête de ſon regiment d'Oſtrogothie; les ennemis ſe retirerent. Le Roi avança ſur eux par des chemins creux & inegaux, où les Calmowks étoient cachez: il parurent alors, & ſe jetterent entre le regiment où le Roi combattoit & le reſte de l'armée Suedoiſe. A l'inſtant & Moſcovites & Calmowks entourerent ce regiment & percerent juſqu'au Roi. Ils tuerent deux Aides de camp qui combattoient auprès de ſa perſonne. Le cheval du Roi fut tué ſous lui: un Ecuïer lui en preſentoit un autre; mais l'Ecuïer & le cheval furent percez de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Pluſieurs furent pris, bleſſez ou tuez, ou entrainez loin du Roi par la foule qui ſe jettoit ſur eux; il ne reſtoit que cinq hommes auprès de Charles. Il avoit tué plus de douze ennemis de ſa main, ſans avoir reçu une ſeule bleſſure, par ce bon-

heur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout, & sur lequel il compta toujours. Enfin un Colonel nommé Dardof se fait jour à travers des Calmowks avec seulement une Compagnie de son regiment : il arrive à tems pour dégager le Roi: le reste des Suedois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval; & tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la Capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprés duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues françoises : les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux mêmes que ceux par où les Suedois avoient déja passé: mais on eut avis que le Czar avoit non-seulement rendu toutes les routes impraticables, soit en les couvrant d'eau dans les endroits voisins des marais, soit en faisant de distance en distance des fossez profonds, soit en couvrant les chemins de forêts qu'on avoit abattues, mais encore brûlé tous les villages à droit & à gauche. L'hiver aprochoit: il y avoit peu d'aparence d'avancer promptement dans le Païs, nulle d'y subsister; & toutes les forces Moscovites réunies, pouvoient

voient aller au Roi de Suede par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles aïant fait la revûë de toute son armée, & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le General Levenhaupt qui devoit lui amener des provisions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point: il resolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au Midi vers l'Ukraine dans le Païs des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce Païs a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhene qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est: la principale ville est Bathurin sur la petite riviere de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Meridionale située par le quarante-huitiéme degré, est un des Païs des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais Gouvernement y étouffe le bien que la Nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voisins de la petite Tartarie ne sement ni ne plantent, parce que les Tartares de Bougiac, ceux de

Précop, les Moldaves, tous Peuples brigands, viendroient ravager leurs moiſſons.

L'Ukraine a toujours aſpiré à être libre; mais étant entourée de la Moſcovie, des Etats du grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un Protecteur, & par conſequent un Maître dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne qui la traita trop en ſujette: elle ſe donna depuis au Moſcovite qui la gouverna en eſclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukraniens jouirent du privilege d'élire un Prince ſous le nom de General; mais bien-tôt ils furent dépouillez de ce droit, & leur General fut nommé par la Cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſoit alors cette place étoit un Gentilhomme Polonois, nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie: il avoit été elevé Page du Roi Jean Caſimir, & avoit pris à ſa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un Gentilhomme Polonois, aïant été decouverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nud ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui étoit du Païs de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi-mort

de

de fatigue & de faim. Quelques Païsans le secoururent: il resta long-tems parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La superiorité de ses lumieres lui donna une grande consideration parmi les Cosaques: sa reputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le Czar, cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dependans: Mazeppa répondit, que la situation de l'Ukraine, & le genie de cette Nation étoient des obstacles insurmontables: le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toujours à sa colere, l'appella traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine, forma le projet d'une revolte: l'armée de Suede qui parut bien-tôt après sur les frontiéres, lui en facilita les moiens, il prit la resolution d'être independant, & de se former un puissant Roïaume de l'Ukraine & des debris de l'Empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable: il se ligua secrettement avec le Roi de Suede pour hâter

hâter la chute du Czar,& pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la riviere Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suedoise marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les Officiers qui ne savoient rien du traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoïa ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce Païs, il pût conquerir la Moscovie au Printems suivant, & cependant il s'avança vers la riviere Desna qui tombe dans le Boristhene à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvez jusqu'alors dans la route, étoient legers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le General Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des Pionniers, égara l'armée vers l'Orient à trente lieues de la veritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron : on se remit avec peine dans le chemin ; mais

mais presque toute l'artillerie, & tous les chariots resterent embourbez ou abîmez dans les marais.

Enfin après douze jours d'une marche si penible, pendant laquelle les Suedois avoient consommé le peu de biscuit qui leur restoit : cette armée extenuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avoit manqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un Corps de Moscovites qui avançoit vers l'autre bord de la riviere : le Roi fut étonné ; mais il resolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette riviere étoient si escarpez, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traverserent la riviere selon leur maniere accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage : le Corps des Moscovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit milles hommes : il ne resista pas long-tems, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces Païs perdus, incertain de sa route & de la fidelité de Mazeppa : ce Cosaque parut enfin ; mais plûtôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les Mos-

Moſcovites avoient découvert & prevenu ſes deſſeins. Ils étoient venus fondre ſur ces Coſaques qu'ils avoient taillez en piéces : ſes principaux amis pris les armes à la main, avoient peri au nombre de trente par le ſuplice de la rouë, ſes villes étoient reduites en cendre, ſes tréſors pillez, les proviſions qu'il preparoit au Roi de Suede ſaiſies : à peine avoit-il pû échaper avec ſix mille hommes & quelques chevaux chargez d'or & d'argent. Toutefois il aportoit au Roi l'eſperance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce Païs inconnu, & l'affection de tous les Coſaques, qui enragez contre les Moſcovites, arrivoient par troupes au Camp, & le firent ſubſiſter.

Charles eſperoit au moins que ſon General Levenhaupt viendroit reparer cette mauvaiſe fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suedois qui valoient mieux que cent mille Coſaques, & aporter des proviſions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déja paſſé le Boriſthene au-deſſus de Mohilou, & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'ar-

gent qu'il avoit lévé en Lithuanie & sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivieres de Pronia & de Sossa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhene, le Czar parut à la tête de cinquante mille hommes.

Le General Suedois qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suedois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc ils tuerent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar, on fuioit de tous côtez. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entierement defait. Il sentoit que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaupt joignoit le Roi de Suede avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arriere-garde où étoient des Cosaques & des Calmowks: Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-

moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer. De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikoff & du Prince Gallitsin. Levenhaupt, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croïant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la resolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'enveloper. Les Suedois firent face par tout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le General Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisiéme fois avec plus de furie & d'acharnement: elle dura jusqu'à la nuit; enfin le nombre l'emporta: les Suedois furent rompus, enfoncez, & poussez jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derriere ses chariots: les Suedois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta: le General les

mit

mit en ordre de bataille auſſi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté paſſa la nuit ſous les armes ; il defendit aux Officiers, ſous peine d'être caſſez, & aux Soldats, ſous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaupt s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloüé une partie de ſon canon & mis le feu à ſes chariots.

Les Moſcovites arriverent aſſez à tems pour empêcher tout le convoi d'être conſommé par les flâmes ; ils ſe ſaiſirent de plus de ſix mille chariots qu'ils ſauverent. Le Czar qui vouloit achever la defaite des Suedois, envoïa un de ſes Generaux nommé Phlug les attaquer encore pour la cinquiéme fois : ce General leur offrit une Capitulation honorable. Levenhaupt la refuſa & livra un cinquiéme combat auſſi ſanglant que les premiers. De neuf mille Soldats qu'il avoit encore, il en perdit la moitié ; l'autre ne put être forcée : enfin la nuit ſurvenant, Levenhaupt après avoir ſoutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, paſſa la Soſſa à la nage ſuivi par cinq mille hommes qui lui reſtoient, dont les bleſſez paſſe-

rent ſur des radeaux. Le Czar perdit plus de vingt mille Moſcovites dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suedois, & Levenhaupt celle de diſputer trois jours la victoire, & de ſe retirer ſans avoir été forcé dans ſon dernier poſte. Il vint donc au Camp de ſon Maître avec l'honneur de s'être ſi bien defendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi Staniſlas eût bien voulu aller joindre Charles dans le même tems; mais les Moſcovites vainqueurs de Levenhaupt, lui euſſent coupé les chemins, & Siniawsky l'occupoit aſſez en Pologne.

Le Roi de Suede ſe trouva ainſi ſans proviſions & ſans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un Païs où il n'avoit guéres de reſſource que ſon courage.

Dans cette extrêmité le memorable hiver de 1709. plus terrible encore ſur ces frontiéres de l'Europe, que nous ne l'avons ſenti en France, detruiſit une partie de ſon armée. Charles vouloit braver les ſaiſons comme il faiſoit ſes ennemis; il oſoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tomberent morts de froid preſqu'à ſes yeux.

Les

Les Cavaliers n'avoient plus de bottes, les Fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient reduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvoient: souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais & dans des rivieres, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne reçevoit plus de nouvelles de la Suede, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit. „ Eh quoi! lui dit „ le Roi, vous ennuïez-vous d'être loin „ de votre femme? si vous êtes un vrai „ Soldat, je vous menerai si loin que „ vous pourrez à peine recevoir des „ nouvelles de Suede une fois en trois ans."

Un Soldat osa lui presenter avec murmure, en presence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même suffisamment: le Roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au Soldat: Il n'est pas bon, mais il peut se manger. Ce trait tout

petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſuporter à l'Armée Suedoiſe des extrêmitez qui euſſent été intolerables ſous tout autre General.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockolm, mais ce ne fut que pour aprendre la mort de la Ducheſſe de Holſtein ſa Sœur, que la petite verole enleva au mois de Decembre 1708. dans la vingt-ſeptiéme année de ſon âge. C'étoit une Princeſſe auſſi douce & auſſi compatiſſante que ſon Frere étoit imperieux dans ſes volontez, & implacable dans ſes vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendreſſe: il fut d'autant plus affligé de ſa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus ſenſible.

Il aprit auſſi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en execution de ſes ordres, mais rien ne pouvoit arriver juſqu'à ſon Camp; puiſqu'entre lui & Stockolm, il y avoit près de cinq cens lieues à traverſer, & des ennemis ſuperieurs en nombre à combattre.

Le Czar auſſi agiſſant que le Roi de Suede, après avoir envoïé de nouvelles troupes au ſecours des Confederez

de

de Pologne, réunis contre Stanislas sous le General Siniawski, s'avança bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hiver pour faire tête au Roi de Suede. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'Armée Suedoise periroit entierement à la longue, puisqu'elle ne pouvoit être recrutée; tandis que lui pouvoit tirer à tout moment de nouvelles forces de ses Etats.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Fevrier on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques desavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suedois. Mazeppa seul, ce Prince des Cosaques, les faisoit subsister; sans ce secours l'Armée eut peri de faim & de misere. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidele à son nouvel Allié, soit que le suplice affreux de la rouë dont avoient peri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles avec ses dix-huit mille Suedois, & autant de Cosaques, n'avoit perdu ni le dessein, ni l'esperance de penetrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultowa, sur la riviere Vorskla, à l'extrêmité Orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhene; le Czar en avoit fait un magazin. Si le Roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il esperoit encore de Suede, de Livonie, de Pomeranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultowa, il en pressa le siége avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en seroit bientôt le maître: l'esperance renaissoit dans l'armée. Les Soldats regardoient la prise de Pultowa comme la fin de toute leurs miseres.

Le Roi s'aperçut dès le commencement du siége qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses precautions, jetta du secours dans la ville; la garnison par ce moïen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le siége avec plus de vigueur: il emporta les ouvrages avan-
çez,

cez, donna même deux aſſauts au corps de la place, & prit la courtine. Le ſiége étoit en cet état lorſque le Roi s'étant avancé à cheval dans la riviere pour reconnoître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il étoit bleſſé: il continua à donner tranquillement ſes ordres, & demeura encore près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'apercevant que le ſoulier de la botte du Prince étoit tout ſanglant courut chercher des Chirurgiens: la douleur du Roi commençoit à être ſi cuiſante qu'il fallut l'aider à deſcendre de cheval, & l'emporter dans ſa tente. Les Chirurgiens viſiterent ſa plaïe; la gangrene y étoit déja: ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſternation de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, aſſura qu'en faiſant de profondes inciſions, il ſauveroit la jambe au Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi; taillez hardiment, ne craignez rien: il tenoit lui-même ſa jambe avec les deux mains; regardant les inciſions qu'on lui faiſoit, com-

me si l'operation eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un apareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre qu'on vint lui aprendre que le Czar paroissoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voïoit entre le Boristhene & la riviere qui passe à Pultowa, dans un Païs desert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrêmité il n'assembla point de Conseil de guerre, comme tant de relations l'ont debité, mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Marechal Renchild dans sa tente, & lui ordonna sans deliberation, comme sans inquietude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renchild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi, il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le General. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau: Non, dit le General froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte Piper fut entré dans la tente:

Ren-

Renchild ne vous a-t-il rien appris, lui dit le Roi? Rien, répondit Piper: Eh bien je vous aprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte Piper fut effrayé d'une resolution si desesperée, mais il sçavoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille decisive de Pultowa entre les deux plus celebres Monarques qui fussent alors dans le monde: Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suedoises; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire; Alexiowits ne fuïant point le peril, & ne faisant la guerre que pour ses interêts; le Monarque Suedois liberal par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë; celui-là d'une sobrieté & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois; celui-ci n'aïant pas

depouillé la rudesse de son éducation & de son Païs, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excés qui ont même abregé ses jours. Charles avoit le titre d'Invincible qu'un moment pouvoit lui ôter; les Nations avoient déja donné à Pierre Alexiowits le nom de Grand qu'une defaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultowa au Nord, le Camp du Roi de Suede au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derriere lui à environ un mille, & la riviere de Pultowa au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la riviere à une lieue de Pultowa, du côté de l'Occident, & commençoit à former son Camp.

A la pointe du jour les Suedois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie: le reste fut laissé dans le Camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurerent au bagage. Desorte que l'armée Suedoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avoit pas douze mille de troupes reglées.

Les

Les Generaux Renchild, Field, Levenhaupt, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton, le Prince de Wirtemberg, Parent du Roi, & quelques autres dont la plupart avoient vû la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suedois avoient detruit une armée de cent mille Moscovites dans un Camp retranché. Les Officiers le disoient aux Soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche porté sur un brancard à la tête de son Infanterie. Une partie de la Cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatres heures & demie du matin: la Cavalerie ennemie étoit à l'Occident à la droite du Camp Moscovite; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollowin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le General Slipenbak à la tête des Suedois, fondit sur cette Cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suedoises savent qu'il étoit presque impossible de resister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncez. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fût percé

d'une

d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tuez sous lui, les Suedois crierent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoyé au milieu de la nuit le General Creuts avec cinq mille Cavaliers ou Dragons qui devoient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parût point. Le Czar qui s'étoit cru perdu, eut le tems de rallier sa Cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenuë par le detachement de Creuts, fut rompuë à son tour. Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiroient du Camp sur la Cavalerie Suedoise, & l'Infanterie Russienne debouchant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar par une presence d'esprit, & par une penetration qui n'apartient dans ces momens qu'aux veritablement grands hommes, detache alors le Prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultowa & les Suedois; le Prince Menzikoff executa avec habileté & avec promtitude l'ordre de son Maître; non-seulement il coupa la communication entre l'armée

Sue-

Suedoiſe, & les troupes reſtées au Camp devant Pultowa; mais aïant recontré un Corps de reſerve de trois mille hommes, l'envelopa & le tailla en piéces.

Cependant l'Infanterie Moſcovite ſortoit de ſes lignes, & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la Cavalerie Suedoiſe ſe rallioit à un quart de lieue de l'armée ennemie; & le Roi aidé de ſon Velt-Marechal Renchild, ordonnoit tout pour un combat general.

Il rangea ſur deux lignes ce qui lui reſtoit de troupes, ſon Infanterie occupant le centre, ſa Cavalerie les deux aîles. Le Czar diſpoſoit ſon armée de même; il avoit l'avantage du nombre, & celui de ſoixante & douze canons, tandis que les Suedois ne lui en opoſoient que quatre, & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moſcovite étoit au centre de ſon armée, n'aïant alors que le titre de Major General, & ſembloit obéïr au General Cſeremetoff. Mais il alloit comme Empereur de rang en rang monté ſur un cheval Turc, qui étoit un preſent du grand Seigneur, exhortant les Capitaines & les Soldats, & promettant à chacun des recompenſes.

Charles

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ses troupes; mais ne pouvant s'y tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, & un pistolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premieres volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres: une seconde volée mit le brancard en piéces, & renversa le Roi. Les troupes qui combattoient près de lui le crurent mort. Les Suedois consternez s'ébranlerent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la premiere ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette derniere action qu'une ligne de dix mille hommes de l'Infanterie Moscovite qui mit en deroute l'armée Suedoise, tant les choses étoient changées.

Le Roi porté sur des piques par quatre grenadiers, couvert de sang, & tout froissé de sa chute, pouvant parler à peine, s'écrioit, Suedois, Suedois; la colere & la douleur lui rendant quelques forces. Il tenta de rallier quelques regimens. Les Moscovites les poursuivoient à coup d'épées, de baïonnettes & de piques. Déja le

le Prince de Wirtemberg, le General Renchild, Hamilton, Stakelberg, étoient faits prisonniers, le Camp devant Pultowa forcé, & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper avec tous les Officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce Camp, & ne savoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé Bere s'offrit de les conduire au bagage: mais les nuages de poussiere & de fumée, qui couvroient la campagne & l'égarement d'esprit, naturel dans cette desolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la Garnison.

Le Roi ne voulut point fuir & ne pouvoit se defendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le General Poniatowsky, Colonel de la Garde Suedoise du Roi Stanislas, homme d'un merite rare, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurences de sa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toûjours son parti sur le champ,

champ, & bien, & avec bonheur. Il fit ſigne à un jeune Suedois nommé Frederic, premier Valet de chambre du Roi & homme auſſi intrepide que ſon Maître: tous deux prennent le Roi par-deſſous les bras, & aidez d'un Drabant qui s'aprocha, ils le mettent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de ſa bleſſure. Frederic alloit à cheval auprès de ſon Maître, & le ſoûtenoit de tems en tems.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occaſion General par neceſſité, rallia cinq cens Cavaliers auprès de la perſonne du Roi: les uns étoient des Drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de ſimples Cavaliers; cette troupe raſſemblée & ranimée par le malheur de ſon Prince, ſe fit jour à travers plus de dix regimens Moſcovites, & conduiſit Charles au milieu des ennemis l'eſpace d'une lieue juſqu'au bagage de l'armée Suedoiſe.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un ſi grand malheur; mais il falloit fuir plus loin; on trouva dans le bagage le caroſſe du Comte Piper, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il ſortit de Stockolm. On le mit dans cette voiture, & on prit avec precipitation la route du Boriſthene. Le Roi qui depuis le moment

où

où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avoit pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'étoit devenu le Comte Piper: Il est pris avec toute la Chancellerie, lui répondit-on. Et le General Renchild, & le Duc de Wirtemberg? ajoûta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowsky. Prisonniers chez des Moscovites! reprit Charles en haussant les épaules; allons donc allons plûtôt chez les Turcs. On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moscovites saisirent son artillerie dans le Camp devant Pultowa, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouverent six millions en especes, dépouilles des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille Suedois furent tuez dans la bataille, environ six mille furent pris, trois ou quatre mille s'écarterent, desquels on n'a jamais entendu parler. Il restoit encore près de dix-huit mille hommes, tant Suedois & Polonois, que Cosaques, qui fuïoient vers le Boristhene, sous la conduite du General Levenhaupt. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le Roi alla

par un autre chemin avec quelques Cavaliers. Le Caroſſe où il étoit rompit dans la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de diſgrace il s'égara pendant la nuit dans un bois, là ſon courage ne pouvant plus ſupléer à ſes forces épuiſées, les douleurs de ſa bleſſure devenues plus inſuportables par la fatigue, ſon cheval étant tombé de laſſitude, il ſe coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être ſurpris à tout moment par les Vainqueurs qui le cherchoient de tous côtez.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il ſe trouva vis-à-vis le Boriſthene. Levenhaupt venoit d'arriver avec les debris de l'armée. Les Suedois revirent, avec une joye mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croïoient mort. L'ennemi aprochoit,on n'avoit ni pont pour paſſer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour ſe deffendre contre l'ennemi qui s'avançoit, ni proviſions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis un jour ; mais la plus preſſante inquiétude des Suedois étoit le danger de leur Roi. Il y avoit encore par bonheur une mauvaiſe calêche qu'on avoit amenée à tout hazard juſ-

qu'en

qu'en cet endroit; on l'embarqua sur un petit batteau; le Roi se mit dans un autre avec le General Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le batteau, Mullern Chancelier du Roi, & le Comte Poniatowsky, homme plus que jamais necessaire au Roi, par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgraces, passerent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cens Cavaliers de la garde du Roi, & un très-grand nombre de Polonois & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazarderent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant & rompoit les vagues; mais tous ceux qui s'écarterent un peu au dessous, furent emportez & abîmez dans le fleuve. De tous les Fantassins qui risquerent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les debris de l'armée étoient dans cette extrêmité, le Prince Menzikoff s'aprochoit avec dix mille Cavaliers ayant chacun un fantassin en crou-

pe. Les cadavres des Suedois morts dans le chemin de leurs blessures, de fatigue, & de faim, montroient assez au Prince Menzikoff la route qu'avoit prise le gros de l'armée. Le Prince envoïa au General Suedois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers Generaux furent aussi-tôt envoiez par Levenhaupt pour recevoir la loi du Vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du Roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'Empire Moscovite, & eussent peri jusqu'au dernier plûtôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voiant plus leur Prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune esperance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrepidité. Cette armée entiere fut faite prisonniere de guerre. Quelques soldats desesperez de tomber entre les mains des Moscovites se precipiterent dans le Boristhene, le reste fut fait esclave. Ils defilerent tous en presence du Prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avoient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suede à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoyé

voyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint les Suedois pris à Pultowa.

Ces malheureux furent dispersez depuis dans les Etats du Czar, mais particulierement en Siberie, vaste Province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontieres de l'Empire Chinois. Dans ce Païs barbare où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suedois devenus ingenieux par le besoin, y exercerent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut reduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfevre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent Peintres, d'autres Architectes. Il y en eut qui enseignerent les Langues, les Mathematiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connues qu'on y envoïoit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper, Premier Ministre du Roi de Suede, fut long-tems enfer-

mé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Marlborough, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suede qui auroient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après à Moscou, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stockolm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas: car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite penetré d'une joye qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le Champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, où est donc mon frere Charles?

Il fit au Generaux Suedois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au General Renchild à combien les troupes du Roi son maître pouvoient monter avant la bataille? Renchild répondit que le Roi seul

ſeul en avoit la liſte, qu'il ne communiquoit à perſonne; mais que pour lui il penſoit que le tout pouvoit aller à environ trente-cinq mille hommes; ſavoir dix-huit mille Suedois, & le reſte Coſaques. Le Czar parut ſurpris, & demanda comment ils avoient pû hazarder de penetrer dans un païs ſi reculé, & d'aſſieger Pultowa avec cette poignée de monde? Nous n'avons pas toujours été conſultez, reprit le General Suedois, mais comme fideles ſerviteurs, nous avons obéi aux ordres de nôtre Maître ſans jamais y contredire. Le Czar ſe tourna à cette reponſe vers quelques-uns de ſes Courtiſans, autrefois ſoupçonnez d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui, „ Ah! dit-„ il, voilà comme il faut ſervir ſon Sou-„ verain. Alors prenant un verre de vin, „ à la ſanté, dit-il, de mes Maîtres dans „ l'art de la guerre. Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un ſi beau titre? Vous, meſſieurs les Generaux Suedois, reprit le Czar. " Vo-„ tre Majeſté eſt donc bien ingrate, re-„ prit le Comte, d'avoir tant maltraité „ ſes Maîtres? Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers Generaux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ſes ſujets des leçons

de

de generosité, & de la politesse qu'il connoissoit.

Cependant cette armée Suedoise sortie de la Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit peri de misere; l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats, Il fuioit dans une mechante calêche, ayant à son côté le Major General Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un desert, où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet: le païs est situé au quarante-septiéme degré: le sable aride du desert rendoit la chaleur du soleil plus insuportable; les chevaux tomboient, les hommes étoient prêts de mourir de soif. Le Comte Poniatowsky mieux monté que les autres, s'avança un peu dans ces plaines; ayant decouvert un saule, il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs; il chercha tant qu'il trouva une source. Cette heureuse de-

decouverte ſauva la vie à la petite troupe du Roi de Suede. Après cinq jours de marche il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont defiguré juſqu'au nom de ces Païs que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques mille de là au Boriſthene, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du Midi, eſt la petite ville d'Ozakou, frontiére de l'Empire des Turcs. Les habitans voïant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus, refuſerent de les paſſer à Ozakou, ſans un ordre de Mehemet Pacha Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le paſſage; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un païs où une fauſſe demarche coûte ſouvent la vie, n'oſa rien prendre ſur lui ſans avoir auparavant la permiſſion du Pacha de la Province, qui reſide à Bender dans la Beſſarabie, à trente lieues d'Ozakou. Cette permiſſion vint avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dûs à un Monarque allié de

la

la Porte; & de lui fournir les se
necessaires. Pendant ces longu
les Moscovites après avoir passé le
risthene poursuivoient le Roi san
lâche; si on avoit tardé encore
heure il étoit pris. A peine eut-il
sé le Bogh dans les batteaux des Tu
que ses ennemis parurent au nombre
près de six mille Cavaliers; le Roi
la douleur de voir cinq cens hommes
sa petite troupe, qui n'avoient pû pa
encore, saisis par les Moscovites de l'a
tre côté du fleuve. Le Pacha d'Ozak
lui demanda par un Interprête pardon
ses retardemens, qui étoient cause de
prise de ces cinq cens hommes, & le su
plia de vouloir bien ne point s'en plai
dre au Grand Seigneur. Charles le pro
mit, non sans lui faire une repriman
severe, comme s'il eût parlé à un de se
sujets.

Le Commandant de Bender qu
étoit en même tems Serasquier, titre
qui répond à celui de General, & Pa-
cha de la Province, qui signifie Gou-
verneur & Intendant, envoïa en hâte
un Aga complimenter le Roi; & lui
offrir une tente magnifique, avec les
provisions, le bagage, les chariots,
toutes les commoditez, tous les Offi-
ciers,

ciers, toute la ſuite neceſſaire pour le conduire avec ſplendeur juſqu'à Bender ; car tel eſt l'uſage des Turcs, non ſeulement de defraier les Ambaſſadeurs juſqu'au lieu de leur reſidence. mais de fournir tout abondamment aux Princes refugiez chez eux pendant le tems de leur ſejour.

Fin du quatriéme Livre.